

BULLETIN SALÉSIEEN



ŒUVRES DE DON BOSCO

GIULIANO 32 JULIO
(ITALIA)



Parmi les choses divines,
la plus divine est de Co-
opérer avec Dieu au salut des
âmes.

(S. DENIS)

Je vous recommande l'en-
fance et la jeunesse, donnez-
leur une éducation chrétienne,
mettez-les sous les yeux
des livres qui enseignent à
fuir le vice et à pratiquer la
vertu.

(Pie IX)

Redoublez de force et de
talents pour retirer l'enfance
et la jeunesse des embûches
de la corruption et de l'in-
credulité, et préparer ainsi
une génération nouvelle.

(Léon XIII)

XXV^e ANNÉE — N° 292 — OCTOBRE 1903.

SOMMAIRE: Récitons notre chapelet — Le représentant du successeur de Don Bosco en Amérique — La lettre de Pie X et la prière à l'Immaculée-Conception — A la mémoire de vénéré et discret Messire le Chanoine Antoine Belloni, prêtre salésien — Nouvelles des Missions de Don Bosco: *Colombie, A travers l'Équateur, Patagonie* — Chronique salésienne: Rome: *Le couronnement de Pie X. Nazareth. Une excursion à Jéricho* — Grâces de Notre-Dame Auxiliatrice — Vie de Mgr Lasagna — Coopérateurs défunts.

Récitons notre chapelet.

LE mois d'Octobre offre chaque année à la piété des fidèles une série de fêtes en l'honneur de la Très Sainte Vierge. La première de ces fêtes est celle que le Martyrologe annonce sous la rubrique de *Commémoration de Notre-Dame de la Victoire*, et elle est désignée par la foi populaire sous le nom de fête du Saint Rosaire. Rien ne semble plus légitime que ces diverses dénominations.

Au point de vue historique, cette *Commémoration* nous rappelle en effet les luttes sanglantes et impies des Albigeois au XIII^e siècle, dont triompha le zèle de l'angélique saint Dominique par la réci-

tation de la couronne connue sous le nom de rosaire ou chapelet qu'il avait reçu des mains de Marie elle-même.

Elle nous rappelle en même temps tour à tour la destruction de la formidable escadre des Musulmans sur les rivages de la Grèce, non loin d'Actium, dans les eaux de Lépante, et la défaite des Turcs, près de Temeswar en 1716, et à quelques jours de là, non loin de Corfou et à Belgrade.

A ces jours bénis, à ces victoires éclatantes qui tiennent du miracle et ne sont qu'une faible image des triomphes incessants de notre divine Mère sur l'empire de Satan à travers les siècles, se rat-

tachent à côté du nom de Dominique, les noms chevaleresques du comte de Montfort, du grand Sobiesky, de Don Juan d'Autriche, et aussi par-dessus tous ces noms ceux de Pie V, de Grégoire XIII, de saint Léon IV, de Clément X et de Clément XI. Grâce à ces immortels Pontifes, la fête du Saint Rosaire s'est élevée par gradation au rang des plus grandes fêtes catholiques.

Chaque degré a été conquis par une victoire de Celle que l'on s'est plu à acclamer le *secours des chrétiens*. Les Pontifes de Rome n'ont fait que suivre en cela l'irrésistible courant de l'opinion universelle. Et à la fin du siècle dernier, ce sont encore les peuples chrétiens qui, par l'unanimité de leurs vœux et de leurs instances ont obtenu de notre grand et regretté Pape Léon XIII pour le Rosaire sa dernière gloire liturgique.

C'est que les calamités qui affligent le monde catholique, pour avoir revêtu une autre forme, n'en sont pas moins redoutables ni moins affreuses.

Une hérésie universelle, résumant toutes celles des siècles passés, le rationalisme, ou l'idolâtrie de l'esprit humain affranchi de toute soumission à la parole de Dieu: voilà l'ennemi formidable de notre temps; il ne tend à rien moins qu'à ébranler jusque dans ses fondements l'édifice de notre foi.

Les sages, les hommes de Dieu, les princes de l'Église, comme des nouveaux Dominiques, ne manquent pas pour pousser des cris de détresse; mais, hélas! ces cris se perdent, comme au XIII^e siècle, dans le bruit et le tumulte de toutes les passions déchaînées.

Que reste-t-il à faire? Employer l'arme puissante remise autrefois par Marie aux mains de saint Dominique et lui demander une fois encore le salut.

C'est à cette pacifique *croisade*, pieux Coopérateurs et Coopératrices, que nous vous convions plus particulièrement cette année.

L'heure présente est bien grave, vous le savez comme nous; une guerre terrible et peut-être décisive est engagée, et dans cette guerre nous avons à défendre les libertés les plus sacrées: la liberté d'enseignement religieux; la liberté du culte catholique....

C'est donc l'heure de ramasser nos armes... Nous ne sommes pas des hommes d'anarchie ni de révolution... Nos armes à nous sont la *prière* et la *pénitence*.

Or de toutes les prières, la plus puissante durant ce mois du Rosaire sera celle du chapelet.

Ah! si tous les catholiques prenaient cette arme bénie; si les foules se pressaient chaque soir dans les églises pour réciter d'une commune voix et avec conviction, les saintes dizaines, en s'animant en la foi et en l'amour de Jésus, de Marie et de Joseph: la victoire leur appartiendrait.

Si nous n'avons pas la consolation de voir nos églises ainsi remplies de soldats valeureux que du moins, nous tous, chers Coopérateurs, nous nous engageons dans la sainte milice.

Oui, disons notre chapelet; cette dévotion quotidienne fera pousser à notre foi fortement implantée dans nos cœurs des racines plus profondes encore et produira des fruits plus exquis.

Disons le chapelet: nous y puiserons des trésors d'indulgence dont nous ferons bénéficier les pauvres prisonnières du Purgatoire. Innombrables sont les indulgences plénières et partielles attachées à la récitation du Rosaire. Chacun des *Ave Maria* appliqué aux défunts devient une sorte de pluie mystérieuse qui tombe sur les flammes expiatrices pour en adoucir les ardeurs et en diminuer la durée.

Disons le chapelet: cette prière convient à tous les âges et à toutes les conditions.

C'est la prière des rois comme des paysans, des savants aussi bien que des ignorants. Le docteur Récamier, une des

plus grandes célébrités médicales du siècle dernier, récitait son chapelet en allant visiter ses malades. « Quand je trouve la médecine impuissante, disait-il, je m'adresse à Celui qui peut tout guérir; seulement j'y mets de la diplomatie; je prends comme intermédiaire la Sainte Vierge et je lui récite une ou deux dizaines du Rosaire. »

Le chapelet, c'est la prière du pauvre orphelin qui trouve en l'auguste Vierge une nouvelle et tendre mère, la prière du jeune homme, de la jeune fille qui désirent se conserver purs au milieu de la corruption du monde, la prière des mères craintives qui balancent le berceau de leur nouveau-né en implorant la protection de Marie, la prière du matelot lorsque la tempête soulève les flots en furie et menace d'engloutir sa frêle embarcation.

Le chapelet, c'est la prière de tous, la prière pour tous, celle qui honore plus particulièrement la Très Sainte Vierge, la prière qui réjouit le ciel, ouvre le Purgatoire, met en fuite le démon et les ennemis de notre foi.

Il fait si bon de dire le chapelet. Mgr Dupanloup disait un jour avec une grâce charmante, en s'adressant aux dames chrétiennes: « Réciter le chapelet, c'est tenir pendant quelques instants la main de la Très Sainte Vierge dans la nôtre. »

Voilà pourquoi sans doute, *il fait si bon de dire le chapelet.*

Chers Coopérateurs, pieux lecteurs, ne passons pas un seul jour de ce mois sans réciter notre chapelet pour l'Église, pour la France, pour nos vivants, pour nos chers défunts.

Comme vous l'avez pu lire dans un précédent numéro du *Bulletin*, toutes les personnes de foi qui voient l'urgente nécessité de joindre la prière plus instante à l'action, les religieux et les religieuses notamment, les prêtres séculiers, les pères de famille et les mères chrétiennes, les enfants eux-mêmes, tous sont invités à prendre part à la Croisade des Chapelets.

Chers Coopérateurs, soyons les fidèles enfants de notre bonne Mère Marie Auxiliatrice, ses dévots serviteurs, aimons la dévotion du Rosaire, récitons notre pauvre mais puissant chapelet.

LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DON BOSCO en Amérique

*Extraits des lettres de D. Gusmano (Suite) **

Iquique, 8 mars 1903.

Sept jours de traversée sur le bateau à vapeur l'*Alagoas* et trois autres sur l'*Orellana* nous conduisirent de Pernambouc à Rio Janeiro d'abord, puis à la République Orientale, à deux heures environ de sa capitale Montevideo. Nous sommes débarqués dans une petite île pour y subir les cinq jours obligatoires de quarantaine et la désinfection ordonnée par les réglemens de la république de La Plata pour tous ceux qui arrivent du Brésil. On y avait en effet constaté et déclaré officiellement l'existence de la fièvre jaune. Nous nous soumettons à toutes ces mesures. L'île des *Fleurs*, tel est le nom bien

ironique de notre nouvelle résidence. Imaginez-vous en effet un rocher complètement dépourvu de toute végétation et vous aurez une idée de l'endroit. Joignez-y le regret que nous éprouvions de savoir nos chers confrères de l'Uruguay à une très petite distance de nous et nous attendant avec une grande impatience, et vous comprendrez facilement combien grande devait être notre mauvaise humeur. Elle se manifestait encore moins que celle de l'Inspecteur des Maisons de cette République, Don Gamba qui, ne pouvant plus attendre, vint à nous et préféra partager notre quarantaine. Sa présence nous fit paraître moins longs ces tristes jours. Il nous rappela les mo-

ments pénibles qu'il avait passés là. 25 ans auparavant, lorsque, tout jeune abbé, il débarquait pour la première fois en Amérique. Quant à Don Albéra, il supportait patiemment sa détention et même il s'en réjouissait, car elle lui permit de célébrer plusieurs fois la sainte Messe devant les nombreux émigrants, en majorité espagnols, et de leur adresser la parole de Dieu.

Mendoza.

Notre quarantaine terminée et après avoir sauté en passant les confrères de Montévideo et de Buenos Ayres, nous parvenons après 34 heures de chemin de fer direct à Mendoza, qui est le Monferrat de l'Argentine, car le vin est sa principale production. D'autres la nomment la ville des tremblements de terre, et ce n'est pas sans raison; le dernier en effet, en 1861, engloutit 12,000 victimes. Des témoins oculaires nous racontent des choses effrayantes, dont le récit est encore navrant, malgré que 42 années se soient depuis écoulées. Nous avons visité les ruines de l'ancienne Mendoza; quel sujet de méditations! Cette ville était peu religieuse; mais Dieu qui tout en châtiant manifeste sa miséricorde, permit que le terrible ouragan se déchainât seulement le dernier jour d'une fructueuse mission. Quelques pénitents en retard qui attendaient leur tour au confessionnal furent ensevelis avec les confesseurs sous les ruines de l'église. Il ne semble pas que les habitants de Mendoza aient profité de cette terrible leçon, et la foi et les œuvres de religion et de charité ne sont pas encore le signe distinctif de cette cité.

Divers ordres religieux y sont établis et travaillent au salut des âmes. On y remarque surtout les P. Jésuites qui ont beaucoup contribué à la fondation d'une maison salésienne. C'est en 1892 que nous avons commencé notre œuvre dans six petites chambres qui servaient de logement aux quatre premiers confrères, et de classes externes. Il n'y avait ni chapelle, ni vases sacrés, ni ornements: tout manquait. Et cependant huit mois après, on procédait à la bénédiction d'une petite église pouvant contenir 2000 personnes, on agrandissait ce qui existait déjà, de telle sorte que le directeur de l'oratoire pouvait présenter à D. Albéra 261 élèves qui fréquentent notre écoles (77 sont internes), et 300 enfants qui vien-

nent assidûment au Patronage. Les Sœurs de Marie Auxiliatrice ont 153 enfants et jeunes filles dans leurs classes et 250 au Patronage. Au cours de l'aimable réception qu'ils firent au Visiteur extraordinaire, les deux instituts donnèrent des preuves non douteuses de leurs progrès dans les études et de la reconnaissance qu'ils ressentent envers l'œuvre salésienne. Ce qui fut le plus agréable à D. Albéra, ce fut le nombreux concours des fidèles à l'église et à la réception des sacrements. Il voulut lui même prêcher durant le mois de Marie, qui à Mendoza se clôtura avec la fête de l'Immaculée-Conception. A cette occasion, la conférence prescrite par leur Règlement aux Cooperatoriers salésiens fut faite par Mgr Costamagna. Ce compagnon de collège, de classe, d'ordination sacerdotale, était fatigué d'attendre son vieil ami de cœur, D. Albera, et il était venu en personne le chercher à Buénos-Ayres et le décider à se rendre sur le versant du Pacifique où en qualité de Vicaire Général il remplace notre Supérieur Général. Tous connaissent Mgr Costamagna, son ardeur, son zèle apostolique: le premier des Salésiens, il pénétra au risque de sa vie dans la Patagonie; le premier il traversa la Bolivie où il put fonder deux maisons, et c'est à lui en grande partie que nous devons les 58 ou 60 églises et chapelles érigées dans la République Argentine. Le Chili, le Pérou, l'Équateur ont été les champs où s'est exercée son activité infatigable depuis 25 ans qu'il se trouve en Amérique. En sept années d'épiscopat il a administré le sacrement de confirmation à plus de 170,000 personnes et dans des endroits où jamais évêque n'avait encore paru. On peut dire de Mgr Costamagna qu'il n'a jamais manqué au travail, mais que c'est plutôt le travail qui lui a manqué.

A Rodeo del Medio.

Avant de quitter Mendoza, nous nous rendîmes à Rodeo del Medio, petit village aux rares maisons; la population tout alentour est très nombreuse, mais absolument privée de tout secours religieux. Si elle est trop éloignée de la ville pour pouvoir parfaitement remplir ses devoirs de chrétien, elle a aussi du moins le bonheur de ne pas en ressentir les mauvais exemples. Nous fûmes reçus dans une pauvre maison de cam-

pagne où habitait une veuve avec deux charmants enfants, deux petits anges. Elle nous la céda entièrement et pendant tout notre séjour, rien ne révéla qu'elle en fut la maîtresse. Peut-être commettrai je une imprudence en donnant le nom de cette généreuse chrétienne. Madame Lucila Barrionuevo di Bombal offrit en 1898 aux Salésiens dix hectares de terre, champs et vignes, à la seule condition que nos confrères pourvoieraient aux besoins spirituels de la population voisine.

En faisant le contrat de donation elle doubla la quantité de terrain qu'elle donnait et un an après elle le quadrupla. De plus, et n'étant pas encore satisfaite de ce qu'elle avait fait, elle céda sa propre maison avec un terrain qui y était joint, aux Sœurs de Marie Auxiliatrice. Elle se construisit une autre maison, et aujourd'hui elle est occupée à mener à bonne fin une gracieuse chapelle dédiée à Marie Auxiliatrice et qui ne lui coûtera pas moins de 60,000 francs. Qui le croirait ? cette bonne dame qui possédait tant de terres et de vignobles n'a plus une seule grappe de raisin et si les Salésiens ne lui envoyaient pas de vin, elle ne pourrait même pas en acheter pour ses petits enfants. Combien est édifiante sa conversation et quelle belle vie est la sienne ! Chaque jour elle fait la méditation et la lecture spirituelle.

Peut-être ces quelques lignes tomberont-elles sous ses yeux et attristeront-elles sa modestie ; mais je ne puis oublier que si à elle la Sainte Écriture a dit : *Sacramentum regis abscondere bonum est*, à nous elle nous commande impérieusement de révéler et de faire connaître le bien partout où il se fait : *Opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est*. Grâce désormais à ses immenses largesses, Madame Barrionuevo a chaque jour la consolation d'assister à la sainte Messe. Aux jours de fête il y a prédication et l'on goûte déjà les fruits de la fréquentation des Sacraments car l'on compte 50 enfants au Patronage. D'autres jeunes gens suivent l'école théorique et pratique de viticulture et D. Albéra recommanda vivement d'ouvrir aussi tôt que possible des classes externes. Je suis assuré qu'actuellement elles sont en pleine voie d'activité et que les Religieuses en ont fait autant.

D. Albéra avait appris qu'à Mendoza il y avait un grand nombre d'italiens ; il aurait bien voulu les visiter ainsi qu'il l'a fait partout où il en a

rencontré au cours de son long voyage, mais cette fois, la brièveté de temps et ses multiples occupations ne le lui permirent pas ; cependant il tint à envoyer auprès d'eux son secrétaire.

A travers les Cordillères.

C'est donc avec Mgr Costamagna que nous traversons les Cordillères et sa compagnie fut pour nous une bonne fortune. Il connaît pas à pas tous les chemins et il n'y a que quelques mois, affrontant une neige très épaisse qui les couvrait il parvenait à force d'endurance à franchir cette haute barrière. Les journaux de l'un et de l'autre côté des Cordillères parlèrent avec enthousiasme de cette hardie tentative pleinement réussie. Le froid était si vif que Sa Grandeur eut toute la peau du visage brûlée, mais elle est actuellement revenue à son état normal. Notre voyage ne fut pas pénible ; nous étions en décembre, c'est-à-dire en ces contrées, au commencement de l'été, et la neige avait presque disparu. Cependant les recommandations de tout genre ne nous manquèrent pas de la part de ceux qui assistèrent à notre départ et ils y ajoutèrent même de sinistres pronostics. Nous étions préparés et nous ne nous laissâmes pas effrayer par toutes ces paroles qui nous semblaient exagérées.

Parvenus à la hauteur d'environ 4000 mètres, au point culminant, nous jetons un coup d'œil sur le Chili, cette grande bande de terre qui se déroule entre les Cordillères et le Pérou, commençant au détroit de Magellan pour se terminer au Pérou. Elle peut se diviser en trois zones ; la région du Sud, pluvieuse, froide, mais couverte d'une extraordinaire végétation ; les forêts vierges se défrichent lentement ; la nature est sauvage, mystérieuse, et dans les beaux jours, vraiment enchanteresse. S'il n'y avait pas les pluies et les vents froids, on se croirait sous le tropique. Le voyageur rencontre à chaque pas des richesses inespérées ; ce sont des paturages immenses, des taillis impénétrables où la hache n'a pas encore pu établir de sentier, des sources d'eau chaude où viennent se baigner les Indiens pour guérir leurs rhumatismes. Les forêts s'allongent pour ainsi dire jusqu'au bord de l'Océan et les ondulations de leurs branches semblent prolonger les ondes de la mer : pays fantastique plein de merveilleuses légendes. (*À suivre*).

LA LETTRE DE PIE X ET LA PRIÈRE à l'Immaculée-Conception

UNE dépêche annonçait il y a quelques jours, que S. S. Pie X avait adressé le 8 septembre, jour de la Nativité de la Très Sainte Vierge, une lettre aux Éminentissimes cardinaux de la Commission nommée par Léon XIII pour préparer les fêtes du 50^e anniversaire de la définition dogmatique de l'Immaculée-Conception.

« S'il est de Notre devoir, écrit le Souverain Pontife, de garder comme un trésor tous les enseignements et tous les exemples laissés par Notre auguste prédécesseur de sainte mémoire, Nous devons le faire plus particulièrement pour les moyens qui visent l'accroissement de la foi et la sainteté des mœurs ».

Et rappelant le désir qu'avait eu Léon XIII de fêter avec éclat l'anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, S. S. Pie X confirme les pouvoirs donnés à cet égard à L. L. É. É. m. les cardinaux Vincent Vannutelli, Rampolla, Ferrata et Vivès.

Cette lettre est suivie d'une prière composée par le Souverain-Pontife et à la récitation de laquelle est attachée une indulgence de 300 jours.

PRIÈRE.

Vierge très sainte, qui avez plu au Seigneur et êtes devenue sa Mère, Vierge Immaculée dans votre corps, dans votre âme, dans votre foi et dans votre amour, en ce solennel jubilé de la promulgation du dogme qui vous proclama, devant l'univers entier, conçue sans péché, regardez avec bienveillance les malheureux qui implorent votre puissante protection.

Le serpent infernal, contre lequel fut jetée la première malédiction, continue, hélas ! à combattre et à tenter les pauvres fils d'Eve. Ah !



vous, ô notre Mère bénie, notre Reine et notre Avocate, vous qui avez écrasé la tête de l'ennemi dès le premier instant de votre conception, accueillez nos prières, et, — nous vous en conjurons, unis à vous en un seul cœur, — présentez-les devant le trône de Dieu, afin que nous ne nous laissions jamais prendre aux embûches qui nous sont tendues, mais que nous arrivions tous au port du salut, et qu'au milieu de tant de périls, l'Église et la société chrétienne chantent encore une fois l'hymne de la délivrance, de la victoire et de la paix. Ainsi soit-il !

A la mémoire du vénéré et discret Messire LE CHANOINE ANTOINE BELLONI

PRÊTRE SALÉSIEEN

Fondateur des Oratoires de Béthléem, Cremizan, Beitgemal et Nazareth.



DANS la soirée du neuf août dernier s'éteignait à Bethléem, dans la paix du Seigneur et entouré de tous ses confrères et des enfants qu'il avait tant aimés, le père des Orphelins, l'apôtre de la Palestine, le chanoine Antoine Belloni. Avec lui disparaît une des plus belles figures de la Palestine, ainsi que le dit si bien le Consul de France. Pendant les derniers jours de sa maladie qu'il passa sur une modeste chaise-longue, il fut agréablement réconforté par la visite et les affectueuses paroles de Son Excellence le Patriarche de Jérusalem, de Mgr Piccardo, évêque auxiliaire, de l'évêque grec-catholique, des deux consuls de France et d'Italie, des Supérieurs des différentes communautés et de beaucoup de personnes notables.

Ses funérailles très simples furent un véritable triomphe, car toute la population qui avait tenu à prier devant sa dépouille mortelle, voulut y assister et le recueillement ne fut interrompu que par le bruit des sanglots qui traduisaient la douleur unanime. Nous avons la ferme espoir que déjà D. Belloni a recueilli là-haut le fruit de son long et laborieux apostolat; il est certain que sur cette terre le père des orphelins a conquis des regrets sincères et une gloire immortelle.

Il n'est pas aisé de faire un éloge digne de sa personne : aussi laisserons-nous à une autre plume plus autorisée le soin de retracer cette douce physionomie et l'œuvre que le chanoine Belloni a créée de toutes pièces, et

nous nous bornerons à une courte notice biographique pour les aimables lecteurs du *Bulletin salésien* qui, à bon droit, témoignaient au cher défunt tant d'affection et de vénération.

Le chanoine Antoine Belloni fut l'homme choisi par la Providence pour régénérer la jeunesse de la Palestine et sa mémoire restera impérissable et glorieuse. Il naquit dans la petite commune de Sainte-Agathe, au diocèse d'Albenga, le 20 août 1831; il fit des études complètes à Brignole Sale Negroni près de Gênes, dans le Collège des Missions Etrangères et y fut ordonné prêtre en 1857.

La Congrégation de la Propagande destina le jeune abbé Belloni au Patriarcat de Jérusalem, et celui-ci y arriva le 22 août 1859. Le patriarche le chargea aussitôt d'un cours au Séminaire de Beitgiallah où il sut se concilier l'estime et l'affection de ses collègues et de ses élèves. Mais il sembla que Dieu voulut se servir du jeune professeur pour l'exécution des grands desseins de sa miséricorde sur cette terre où s'accomplirent les pieux et sublimes mystères de notre Rédemption.

Déjà même dans les premières années de son séjour au Séminaire de Beitgiallah, vers 1862, le bon Monsieur Belloni avait commencé à rassembler dans un local très exigü quelques enfants pauvres et il subvenait à tous leurs besoins en leur enseignant les éléments de la langue arabe et le catéchisme et en leur apprenant quelque métier qui plus tard devait leur servir à gagner le pain quotidien.

Mr. Belloni réalisa enfin l'espoir qu'il avait conçu de fonder une œuvre régénératrice de la jeunesse, et bien que Dieu seul connaisse les fatigues et les souffrances de tout genre qu'il eut à endurer, nous pouvons dire que ce fut de ce petit noyau d'enfants qu'il sut tirer le superbe orphelinat fondé dans la ville de Bethléem. Il ne se contenta pas de ce premier résultat déjà splendide, et grâce à la générosité d'un riche anglais catholique, Lord Bute, il put acquérir à six heures de distance

dants dont ils disposent, l'hérésie et le mensonge. La divine Providence qui derieu fait jaillir les entreprises les plus hardies ne fit point défaut au vaillant ouvrier.

Encouragé par les paroles et la générosité du Saint-Père, pourvu de lettres de recommandation de S. E. le cardinal-préfet de la Propagande, le chanoine Belloni se rendit en Europe et parcourut l'Italie, la France, la Belgique, les Pays-Bas, afin d'y recueillir les aumônes nécessaires pour l'accomplissement et le développement des œuvres dont nous avons parlé. A son retour à Bethléem l'accueil qu'il reçut le dédommagea de toutes ses fatigues et lui fit comprendre aussi combien il devait se hâter pour venir en aide à cette bonne population.

Il put avec les ressources qu'il avait trouvées acheter un autre terrain à Crémizan, qu'une heure de marche sépare de Bethléem. Cet endroit est un des plus beaux sites de cette région et beaucoup de monde s'y rend pour respirer l'air pur et vivifiant de ces collines. La légende veut que ce soit précisément là que l'éunuque de la Reine Candace dont nous entretenons l'Évangile reçut le Baptême près d'une petite source qui porte encore le nom de saint Philippe.

Le chanoine Belloni profitant de la trêve que le Gouvernement turc accorde de temps en temps fit bâtir une maison à mi-côte du mont, au beau milieu d'un amphithéâtre. Cette maison fut destinée à servir de noviciat et à recevoir aussi les quelques aspirants décidés à se consacrer à l'agriculture et à la viticulture, et à devenir plus tard des chefs d'exploitation agricole. Du sommet on jouit d'une vue magnifique : devant soi on aperçoit assise comme une reine Jérusalem avec ses hautes murailles et ses divers sanctuaires. Plus loin, c'est le mont des Oliviers, avec la tour élancée des Russes ; à moitié chemin les yeux se portent sur le couvent du prophète Elie et sur l'hôpital des Chevaliers de Malte.

Presque chaque motte de terre devant le regard nous rappelle quelque fait de l'ancienne ou de la nouvelle Loi. La campagne est toute plantée de vignobles et d'arbres fruitiers, seules ressources de ces pauvres gens. Quelle reconnaissance de leur part quand ils virent leurs enfants apprendre à défricher les terres de leurs ancêtres, restées



Le Chanoine Antoine Belloni.

de Jérusalem le vaste terrain de *Beitgemal*, où il établit une école agricole. Ces deux premières œuvres en appelaient d'autres dont la nécessité s'imposait : il fallait un Patronage pour sauver la jeunesse exposée dans ces pays à tant de dangers ; il fallait une sorte de Cours Normal d'instituteurs pour former de bons maîtres d'écoles qui devaient se répandre dans les villages abandonnés et qui en même temps opposeraient une digue à l'irruption des protestants. Il faut en effet remarquer que ceux-ci profitent de l'ignorance et de la pauvreté de ces populations pour y propager, grâce aux moyens abon-

pendant des siècles, stériles, misérables. Ce fut une œuvre philanthropique et chrétienne, et les résultats obtenus ne manqueront pas d'attirer les bénédictions du ciel sur ceux qui généreusement sont venus en aide à la régénération des classes pauvres de la Palestine.

Une autre œuvre due encore à la merveilleuse industrie de l'énergique chanoine fut l'église du Sacré-Cœur de Jésus qu'il fit construire sur l'emplacement de la petite chapelle de l'Orphelinat, en face de la grotte où naquit l'Enfant-Dieu. Plusieurs fois par jour une grande couronne d'orphelins entoure ce Cœur divin qui, petit enfant, fit entendre ses premiers vagissements dans l'humble crèche, et ils chantent ses louanges en priant pour leurs bienfaiteurs. Ce temple gracieux est aussi d'une très grande commodité pour les habitants du quartier où se trouve l'Orphelinat, et la divine Providence même dans cette œuvre nouvelle sut trouver des âmes d'élite, capables d'apprécier cette pensée de la construction d'une église du Sacré-Cœur de Jésus en face de la grotte vénérée de Bethléem. Le berceau de Jésus est la roche mystique située à côté de l'église, et le Sacré-Cœur est la source d'où sortent les eaux vivifiantes qui se répandent dans tout le monde pour le guérir et le sauver.

Il est donc nécessaire d'unir dans nos affections le berceau et le Cœur de Jésus. Une des meilleures manières d'exprimer ce sentiment d'amour et de foi est d'apporter un secours continu à l'admirable œuvre du chanoine Belloni.

Après avoir établi toutes ces différentes entreprises, le saint prêtre voulut pourvoir à leur solide maintien en même temps qu'à leur développement successif, et il résolut en 1891 avec les prêtres et les laïques qui l'avaient tant aidé, de se réunir à la Société salésienne fondée par Don Boseo de vénérée mémoire. Ayant pu de la sorte renforcer le personnel de ses diverses maisons, le bon Père pensa encore aux pauvres orphelins de la Galilée, qui depuis longtemps réclamaient un asile et une protection contre les menées des protestants, principalement à Nazareth. Il fit donc l'acquisition dans cette ville d'un vaste terrain placé dans le site le plus élevé du pays et il commença par y planter des vignes, en sollicitant du Gouvernement turc le firman

qui devait lui permettre de bâtir une maison. Celle-ci a été depuis construite, et grâce au zèle intelligent et infatigable du directeur actuel, Don A. Prun, elle s'est transformée en un Orphelinat capable de contenir plus de 300 enfants.

Arrivée à cette période l'œuvre du chanoine Belloni éprouvait un besoin plus grand d'aide matériel afin de consolider son avenir et ses institutions, surtout pour agrandir les écoles extérieures de Bethléem. Le père des orphelins n'hésita pas malgré un grand âge et le diabète qui le faisait énormément souffrir, à se remettre pour la quatrième fois en route et à venir tendre la main en France, en Belgique et en Italie. Il espérait recueillir quelques subsides mais aussi il tenait à faire de vive voix ses adieux aux bienfaiteurs qui l'avaient soutenu si généreusement pendant 36 ans.

Les orphelins et toute la famille salésienne se résignèrent à se séparer de lui pour une demi-année, sachant bien que c'étaient leurs seuls intérêts qui le faisaient agir. Avec quelle hâte ils attendirent son retour et comme ils sentirent à ce moment le besoin de le dédommager, du moins en partie, des fatigues, des souffrances et, hélas! il faut bien le dire, des humiliations qu'il avait endurées. Quand le bon Père rentra à Bethléem, toute la ville sans exception était sur pied, et non seulement les Catholiques latins lui témoignèrent leur satisfaction, mais encore les Arméniens, les Grecs schismatiques et même les turcs s'empressèrent autour de lui et lui souhaitèrent la bienvenue.

Ce fut une démonstration d'amour sincère bien touchante que de voir en un jour férié toute cette foule abandonner son travail et se précipiter vers le saint homme de Dieu qui avait peine à s'arracher à leur empressement. Quelle joie aussi pour le bon Père lorsque à mi-chemin il rencontra tous les enfants qui l'attendaient, musique en tête, revêtus de leur pauvre mais très propre uniforme! Cette manifestation lui fit verser de douces larmes et les spectateurs de ces touchantes scènes ne pouvaient pas eux aussi maîtriser leur émotion.

Hélas! les privations et les préoccupations de tout genre, la cruelle maladie qui le minait depuis longtemps, le poids des années, la fatigue de cette immense voyage, tout

avait contribué à user la précieuse santé du cher don Belloni, et depuis son retour à Bethléem il ne fit plus que dépérir d'une manière si sensible que chaque jour on craignait la catastrophe finale. Lui-même sentait la gravité de son état, il prévoyait sa fin : aussi voulut-il adresser sa dernière pensée à ses chers amis et bienfaiteurs en leur envoyant deux jours avant sa mort une dernière lettre, sorte de testament, où il les remerciait de tout ce qu'ils avaient fait pour la chère œuvre de la Sainte Famille, les exciter à continuer à lui venir en aide avec la même générosité et les assurer qu'il prierait pour eux après sa mort. Heureux d'avoir ainsi satisfait à son réel devoir de reconnaissance envers tous les bienfaiteurs, il demanda et reçut avec une grande ferveur les dernières consolations de notre sainte religion. Il put encore s'incliner sous la bénédiction du Patriarche Mgr Piavi, baiser la main amie de Mgr Picardo, puis il entra le dimanche après-midi dans une paisible agonie qui ne cessa qu'avec son dernier soupir. Il était alors 9 heures du soir.

Bien chers amis et bienfaiteurs, déposons sur sa tombe une fleur qui ne sèche jamais en continuant à venir en aide à l'Orphelinat de Bethléem, œuvre du Chanoine Belloni, et nous serons sûrs de recevoir son approbation, ses remerciements et d'obtenir qu'il fasse pour nous la prière qu'il nous a promis d'adresser devant le Tout Puissant. Rappelons-nous ses dernières paroles : Les hommes passent, les œuvres restent.



Nous sommes heureux de reproduire ici la lettre par laquelle Don Belloni faisait ses adieux aux Bienfaiteurs de son œuvre.

Bethléem, 7 août 1903.

Voici 38 ans que la divine Providence me permet de travailler au salut des enfants pauvres et des orphelins. J'ai pu fonder quatre maisons, sauver plusieurs centaines d'âmes ; si j'ai réalisé

ce peu de bien, je le dois à Dieu et à l'aide qu'ont voulu me prêter les personnes charitables.

Me voyant arrivé au terme de ma vie et dans l'impuissance de continuer à gérer l'œuvre de Bethléem, d'accord avec le Supérieur Général de la Congrégation Salésienne, le Très Révérend Père Louis Nā fut nommé Inspecteur des maisons de la Palestine, et le R. Père Charles Gatti Directeur de l'Orphelinat de Jésus Enfant, de Bethléem.

Avant de partir pour l'éternité, c'est un devoir pour moi de remercier encore un fois de tout mon cœur, tous mes chers Bienfaiteurs et toutes les personnes charitables qui ont bien voulu m'aider. Je continuerai jusqu'à mon dernier jour et encore après ma mort à prier le Seigneur afin qu'il daigne vous récompenser de votre charité pour mes pauvres orphelins. Je me recommande aussi à vos prières et vous prie de continuer à aider mes successeurs.

Les hommes passent, mais les œuvres de Dieu restent. Le Bon Dieu ne manquera pas de récompenser comme par le passé les sacrifices que vous voudrez bien continuer à faire pour l'œuvre que j'ai fondée : je vous laisse cette œuvre, et mon dernier désir avant de quitter ce bas monde est qu'elle continue à être l'objet des soins amoureux de ceux qui m'ont aidé pendant ma vie.

Implorant de tout cœur sur vous tous et sur tous ceux qui vous sont chers les bénédictions du ciel, je me dis avec la plus vive reconnaissance

Votre très humble et bien reconnaissant serviteur

ANTOINE BELLONI.

Requiescat in pace!





COLOMBIE

Le premier lazaret départemental des lépreux

(Lettre de D. Evasio Rabagliati) *

(Suite).

Un autre fait qui pour moi est plus grave et beaucoup plus convaincant est ce qui se passe dans cette Colombie. En lisant les annales de son histoire j'ai découvert qu'au XVIII^e siècle, c'est-à-dire, il n'y a pas plus de cent ans, les lépreux n'étaient que 32, et presque tous appartenaient à Santander. Aujourd'hui ils sont au nombre de 30,000, et peut-être même dépassent-ils ce chiffre. Qui donc pourra nier que la lèpre ne soit contagieuse quand on a sous les yeux les immenses ravages qu'elle occasionne et les victimes sans nombre qu'elle a fait et continue à faire?

Toutes ces choses dont je viens de parler, je les développais dans la chaire d'une grande ville, m'efforçant par là d'ouvrir les yeux à cette bonne population qui vivait dans l'illusion. Je fis deux conférences sur la lèpre en présence de toutes les autorités civiles et ecclésiastiques et de tout le corps médical de la cité. Elles suffirent pour atteindre le but que je m'étais proposé. Aussitôt après la première, Mgr l'archevêque me fit appeler à la sacristie et me dit à brûle-pourpoint : « Vous m'avez enlevé toute la joie que je ressentais les jours derniers par suite de l'annonce que la paix venait d'être conclue. Ce que vous avez dit m'a rempli le cœur d'une profonde tristesse ; j'étais complètement ignorant des faits que vous avez signalés ce soir du haut

de la chaire. Comme le mal est grand ! Pauvre Colombie ! » Dès que le lendemain la seconde conférence où l'assistance avait encore été plus nombreuse, fut terminée, l'Évêque m'interrogea : « Ne resteriez-vous pas volontiers ici avec nous ? Je crois que si vous le voulez, votre conférence produira ses fruits immédiats. Oui, je suis sûr que tous, les autorités comme les individus, sont comme moi disposés à faire de grands sacrifices pour diminuer, au moins en partie, le fléau qui nous accable. On pourrait fonder à Antioquia le premier lazaret départemental et y placer le plus tôt possible, les 500 ou 1000 malades que nous avons, mais pour cela il faut que vous restiez ici pour vous mettre à la tête du mouvement. L'opinion est bien disposée ; l'enthousiasme est général, les fonds ne manqueraient pas ; il n'y aurait que vous qui feriez défaut. Si vous repartez, nous allons encore nous rendormir dans notre indifférence comme auparavant, et lorsque nous nous réveillerons, le mal aura pris de telles proportions qu'il n'y aura plus moyen d'y remédier. Ce que je dis, le Gouverneur le pense, les ministres le disent, ainsi que la population. Restez donc ici : nous allons nous mettre à l'œuvre, et elle se fera vite.

— Que Votre Grandeur me pardonne, lui répondis-je, mais je me vois obligé de lui dire que c'est impossible. Non ! je ne le puis pas : j'ai laissé à Agua de Dio et à Contratacion des centaines et des centaines de lépreux qui sont dans la plus grande détresse. Pendant ces trois années de guerre, ils ont vécu des pauvres aumônes que je recueillais à Bogota et que je leur faisais parvenir chaque semaine. Si je ne retourne pas sur le champ auprès d'eux, je suis certain que beaucoup mourront de faim, surtout à Contratacion.

— Vous avez raison, me dit l'Archevêque. Vous voulez leur bien, vous ne voulez pas abandonner ces chers lépreux qui comptent

(*) Voir *Bulletin salésien* de Septembre 1903.

tant sur vous. Mais, mon bon Père, si d'ici nous leur envoyions notre aumône, ne pourriez-vous rester avec nous ?

— Je suis religieux, Monseigneur, et je ne pourrais rester qu'avec l'autorisation de mes Supérieurs de Turin.

— J'y penserai, me dit-il; je vais écrire sur le champ à Don Rua que j'ai vu deux fois en Italie, lors de mes voyages à Rome et je suis sûr qu'il vous accordera cette autorisation. En attendant je prends sur moi toute la responsabilité. »

Avant de donner une réponse définitive je voulus prendre le temps de réfléchir car la chose me paraissait fort grave. Mais le gouverneur, ses deux secrétaires, et un grand nombre de personnes distinguées me firent tant d'instances que je me rendis. C'est alors que je me mis à écrire dans les journaux au sujet de mes pauvres lépreux d'Agua de Dios et de Contratación et à demander pour eux des secours immédiats. En moins de quinze jours j'obtenais une assez forte somme que j'expédiai vite à Bogota pour qu'on en fasse la répartition dans les deux lazarets. Une fois tranquille sur le sort de mes chers amis, et assuré que pendant quelques mois au moins ils auraient de quoi manger, je cherchai dans les environs de la ville où je pourrais bâtir un grand hôpital-lazaret, et je trouvai à une lieue et demie de Medellín, l'endroit favorable. L'Académie de médecine consultée sur l'emplacement me donna son assentiment unanime avec ses vifs encouragements.

Dans le code colombien il y a la loi des donations mortuaires entre vifs. En vertu de cette loi, le trésor public a droit à tant pour mille sur tout ce qui est laissé par héritage ou donné durant la vie, et le gouvernement doit consacrer les sommes ainsi perçues à des œuvres de bienfaisance. La loi avait été portée en faveur des esclaves et elle fut en vigueur jusqu'à la moitié du siècle dernier, comme on le sait. Lorsque l'esclavage fut aboli, on maintint la loi en faveur des lépreux, ou pour mieux dire, pour combattre la lèpre qui menaçait de s'étendre de plus en plus. J'envoyai un télégramme au Président de la République et au Ministère pour savoir si l'on abandonnerait le revenu produit par la loi susdite au lazaret que je m'occupais de construire à Antioquia. La réponse arriva presque aussitôt : elle était favorable et le Gouverne-

ment donnait ordre aux autorités de mettre à ma disposition tous les fonds qui étaient en caisse. Une Commission fut nommée par le Gouverneur à l'effet d'administrer ces fonds et ceux que l'on pourrait recueillir au moyen de souscriptions; deux architectes furent chargés de dresser les plans, en prenant pour modèle ceux que j'avais fait approuver par le Gouvernement et la Junte d'hygiène de Bogota et dont j'avais apporté les photographies. Toutes choses étant ainsi en bonne voie, je me mis en route le 15 décembre, avec un vieil ami de Bogota et après avoir reçu la bénédiction de l'Archevêque, pour la province du Sud afin d'y visiter les populations et de recueillir les sommes nécessaires à la construction de ce premier lazaret départemental.

Les voyages en ces contrées ne se peuvent faire qu'à dos de mules, c'est ce qui explique leur longue durée, et même en certains endroits ce moyen ne peut pas être employé, car souvent à la vue d'affreux précipices, les nerfs se font plus vivement sentir, et cela produit de telles secousses dans tout l'être qu'il serait imprudent de rester en selle. Il n'y a ni chemins de fer, ni trams-ways, ni automobiles, ni même de simples voitures. Les chevaux qui sont très bons en plaine ne peuvent être d'aucun secours en ces montagnes. Il faut donc se contenter de la mule. Si elle est bonne, il n'y a que demimal, mais si, comme cela arrive le plus souvent, elle est méchante, rétive, capricieuse, le voyage n'est qu'une longue agonie. Ce fut le gouverneur qui nous donna lui-même les mules, deux de selle et une de bât; mais qui pourra nous dire à quelles batailles ont assisté ces pauvres animaux, quels trajets ils ont déjà fait, car, à vrai dire, ce sont plutôt des *limaçons* que des mules. Quelques jours se passent, et un beau matin que nous allons les chercher dans la prairie où nous les avions lâchées le soir précédent, nous constatons qu'elles ne s'y trouvent plus. Il faut croire que l'herbe qu'elles avaient broutée leur avait donné une nouvelle jeunesse et plus de forces, car après avoir sauté la barrière qui les clôturait, elles avaient repris la route de Medellín. Nous avons l'heureuse chance d'en pouvoir louer d'autres, mieux en forme, et vraiment moins mules que les précédentes.

Voici quelle était notre manière d'agir du-

rant ce premier parcours. Lorsque nous arrivions à un centre quelconque, je me dirigeais aussitôt vers la maison paroissiale et je présentais au curé mes lettres de créance. Je n'en ai jamais eu besoin, car Monseigneur l'archevêque m'avait annoncé à tous par télégrammes ou lettres circulaires. Alors, aidé du curé et du syndic, je dressais une liste des principaux habitants du pays, auxquels j'envoyais immédiatement par la poste une invitation à la Conférence que je devais faire le lendemain en l'église: c'était toujours le dimanche ou un jour de fête. Pour le gros de la population, il était prévenu par des affiches appliquées à tous les coins de rues ainsi que sur la place publique, et indiquant exactement le jour, l'heure, le lieu et le sujet de la conférence. Parmi les plus estimables du pays nous en choissions cinq ou six appartenant aux différents partis politiques et ils formaient un comité avec son président, son vice-président, son trésorier et son secrétaire. Après quoi se tenait la conférence annoncée. Je commençais d'abord par indiquer que l'Archevêque de Medellin accordait 80 jours d'indulgence à tous ceux qui auraient assisté à la conférence, et 80 autres jours à ceux qui n'auraient donné quelque offrande pour les pauvres lépreux. Puis je parlais pendant une heure de la lèpre, des lépreux, des hôpitaux-lazarets, de la nécessité d'en fonder, et je terminais en demandant leur aumône à tous les assistants, faisant en sorte de vivement exciter l'émulation entre les différents pays. J'ajoutais qu'on allait jeter dans ce centre les bases d'une succursale de la *Banque des lépreux*, en indiquant les noms de ceux qui en seraient les directeurs. Cette idée réussit merveilleusement, car les souscriptions augmentèrent au fur et à mesure que je m'avançais à travers la province d'Antioquia. Cette création d'une succursale me prenait environ huit jours pendant lesquels je distribuais aux riches les actions qui ne pouvaient pas être inférieures à *cent pesos*. Comme je tenais à ce que tout le monde contribuât à cette œuvre si efficace, je devais aussi m'adresser aux pauvres et à ceux qui ne voulaient pas ou ne pouvaient pas figurer comme actionnaires. C'était là le travail le plus pénible; je faisais le tour du pays, avec les membres du comité, j'entrais dans toutes les maisons plus ou moins aisées, et je recevais

les offrandes. Que de profondes émotions j'ai éprouvées au cours de cette tournée! Que de fois j'ai entendu ces paroles: « Prenez, Père; c'est tout ce que nous avons chez nous; nous sommes si pauvres. Mais les lépreux sont encore plus pauvres! » Et en me disant cela, ces braves gens me présentaient quelques misérables *réaux* qui composaient toute leur fortune.

Je n'oublierai jamais le fait suivant dont j'ai été témoin à Boliyar, le plus éloigné des centres visités. Nous entrons sans y être attendus, dans une cabane de pauvres, et c'est la propriétaire de la chaumière qui nous reçoit; triste propriétaire qui n'avait rien à donner! Elle s'excuse de devoir nous laisser partir sans nous remettre la plus légère obole, quand tout-à-coup elle s'arrête, et comme prise d'une soudaine inspiration: « Tenez, Père, me dit-elle, c'est l'unique objet de valeur que je possède, » et elle me tend l'anneau d'or qu'elle vient de retirer de son doigt: « C'est du luxe, ajoute-t-elle, et je puis très bien m'en passer. Vous saurez bien l'utiliser pour vos pauvres lépreux qui se meurent de faim et ne peuvent pas travailler ».

* *

Permettez-moi de vous raconter un nouveau fait qui se passa dans un autre centre. C'était à Titiribi; nous entrons dans une chétive cabane et nous y trouvons toute la famille dont chacun des membres a tout prêt à la main un petit billet pour remettre à la quête. Mais un tout jeune enfant de 6 à 7 ans se tenait dans un coin de la chambre et pleurait à chaudes larmes. J'essayai de le consoler par une caresse, croyant qu'il avait été mis là en pénitence par sa mère, mais je ne pus parvenir à le calmer, et les pleurs redoublaient. Nous étions partis et nous avions fait une cinquantaine de pas, lorsque le petit garçon accourt derrière nous, cette fois, tout joyeux, souriant et essuyant ses larmes du revers de la main, il me crie: « *Tome, Padrecita, mi limosita también,* » et il me remet un *peso*. Je compris alors la cause de son chagrin; l'enfant pleurait car il n'avait rien à me donner, mais sa tristesse passa dès qu'il put être généreux.... Combien me parurent précieuses les larmes de cet innocent bambin! comme son cœur doit être beau! Que le Seigneur le bénisse, qu'il le délivre de la lèpre

et de tout autre mal, qu'il en fasse un saint!

Je dois aussi signaler la rencontre que je fis dans le territoire de *Tredonia*, d'un curé qui a fait preuve d'un dévouement bien singulier.

Il me dit au moment où je m'apprêtais à le quitter; « Je voudrais bien vous accompagner dans votre voyage? Votre mission me paraît si belle, si agréable aux yeux de Dieu, si avantageuse à tous les hommes, aux malades comme aux gens valides, que j'ai décidé de vous aider en tout ce qu'il me sera possible. » Il court aussitôt au bureau du télégraphe et en demande la permission à l'Archevêque, qui la lui accorde aussitôt. Il restait encore à *Tredonia* deux prêtres qui assureraient le service du ministère. Ce bon prêtre m'accompagna alors jusqu'à *Amaga*, le dernier endroit visité. Lorsque nous arrivions au milieu d'une population, il me demandait si je n'avais pas besoin de ses services, et si je le laissais libre, il entra dans le confessionnal et n'en sortait que lorsqu'il n'y avait plus personne. Dès quatre heures du matin il était debout et se rendait à l'église, se mettait à la disposition de tous ceux qui voulaient recourir à lui. Il avait pour moi tous les soins les plus minutieux tant en voyage que là où nous nous arrêtions. Je puis assurer qu'il fut véritablement mon ange gardien. En nous séparant il me dit: « Pour cette œuvre des lépreux et avec vous j'irais jusqu'au bout du monde, si Mgr l'Archevêque y consentait. » Je n'oubliais pas sa généreuse offre, et dès que je fus à *Medellin* j'en parlai à Sa Grandeur qui ne fit aucune difficulté et m'accorda ce que je lui proposais. *Deo gratias*. Ainsi je voyagerai plus tranquille, et s'il me survenait quelque malheur, j'aurais auprès de moi un vertueux confrère qui me donnera l'absolution et m'aidera à bien mourir.

De retour à *Medellin*, j'exposais les résultats de cette première tournée à Monseigneur qui s'écria: « Je considère cela comme un des grands miracles de *Don Bosco*. Recueillir tant d'argent en si peu de temps, après une guerre de trois ans, alors qu'on ne parle encore que de ruines, de misère, de famine, c'est vraiment inexplicable. *Digitus Dei est hic!* Bien cher *D. Rabagliati*, l'œuvre est sainte, Dieu

la veut, *Don Bosco* la veut; en avant donc; je n'ai pas besoin d'autres preuves pour être convaincu que l'œuvre des lépreux est bénie de Dieu et chère aux hommes. »

J'ai passé une quinzaine de jours de repos dans la maison que possèdent à *Medellin* les R. P. Jésuites qui ont voulu me regarder comme un des leurs. Puis j'ai repris ma besogne en préparant la fondation d'une succursale de la Banque des lépreux dans tous les districts de ce vaste département. J'étais aidé par le cher *P. Ortiz* (c'est le nom de ce vénérable prêtre dont je vous parlais tout à l'heure). Nous repartirons pour nous rendre dans la Province du Sud où nous resterons jusqu'à ce que les longues pluies d'hiver ne nous contraignent à rentrer dans la Capitale. C'est alors que je m'occuperai des travaux de construction aux plans desquels se consacrent actuellement les membres de la Junte et les architectes. Il est probable que l'année se passera tout entière avant de voir le premier lazaret départemental construit. En attendant qu'il en soit ainsi, et si l'obéissance ne dispose pas de moi autrement, j'irai à *Santander* où se trouvent réunis le plus grand nombre de lépreux, afin d'y construire non pas un, mais plusieurs lazarets capables de contenir ces 25.000 malheureux qui souffrent, vivent et meurent de la manière que vous connaissez.

De tout ce que je viens de vous écrire, vous déduirez, bien cher Père, combien est belle, mais aussi difficile et dangereuse la mission que vous m'avez confiée. J'ai donc, je le pense, droit à une bénédiction très particulière et à un souvenir spécial à la Messe quotidienne. Que Notre Seigneur vous conserve encore de très longues années à l'affection de tous vos fils, pour le bien de notre Pieuse Société, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. C'est la fervente prière que lui adresse

vosre fils très dévoué
D. EVASIO RABAGLIATI.





A TRAVERS L'ÉQUATEUR (*)

(Impressions de voyage)

La corne d'appel.

Bien avant l'aurore, l'église était remplie d'une foule de peuple qui s'était empressée d'accourir dès qu'elle eut appris l'arrivée de l'Évêque, pour le saluer et recevoir sa bénédiction. Monseigneur ne se fit pas longtemps attendre. Il célébra la sainte Messe, puis aussitôt après il procéda à la confirmation de ceux qui y étaient préparés, et il adressa quelques paroles aux fidèles attentifs : « D'autres soucis, d'autres affections m'appellent bien loin d'ici, mais mon cœur reste avec vous. D'autres enfants chéris m'attendent au delà des Andes orientales, et il faut que j'aille vers eux. Priez Dieu pour qu'à mon retour je puisse m'arrêter plus longtemps dans votre beau pays.

Ce fut en vain que le bon curé tenta de nous garder quelques heures de plus, sous prétexte que les provisions du voyage n'étaient pas toutes prêtes, mais il tint à nous accompagner avec son bon coadjuteur jusqu'à une grande distance. Nous descendons la colline, nous avançons sur une route plus ou moins carrossable suivant les endroits et au bout de quelques heures nous apercevons la plus belle collection de *ponchos* (manteaux) qu'il soit possible de rencontrer. Il y en a des blancs, des bleus, des rouges, des jaunes, des verts, sans compter les innombrables et immenses chapeaux qui recouvrent la tête des Indiens. Ceux-ci, au son de la corne d'appel, ont quitté leurs cabanes et sont accourus de différents points. Nous voyons des jeunes filles et de vieilles femmes qui portent un, deux, trois et même quatre enfants dans les bras ou attachés sur le dos; elles sont suivies de vieillards qui s'appuient sur leur bâton et semblent vouloir retrouver un peu de leur ancienne vigueur.

Que nous voulaient-ils? Il espéraient recevoir la bénédiction de leur père Évêque; ils désiraient savoir où aurait lieu la confirmation. Et ils s'agenouillaient sur le chemin, courbant la tête et remerciant le Seigneur qui leur avait accordé une telle grâce!

(*) Voir *Bulletin salésien*, Août 1903.

Nuage et rosée.

Quel est cet édifice que l'on aperçoit là-bas sur la hauteur? Le style en est bizarre, un grand escalier double en orne la base, puis nous voyons deux rangs superposés d'immenses fenêtres, et le tout est surmonté d'une gracieuse coupole. L'édifice est tout entier d'une pierre extrêmement blanche et se détache admirablement sur le vert des collines avoisinantes: c'est le sanctuaire de *la Madone de la rosée*.

Il y a environ huit ans, toutes ces vallées étaient affligées par une désolante sécheresse. A l'appel du curé, le Rév. Daniel Muñoz, la population fit un vœu à la T. S. Vierge, et depuis on a constaté qu'une salutaire rosée n'a jamais manqué de tomber sur les champs et les prairies. Telle est l'origine du Sanctuaire. Monseigneur voulut visiter le gracieux monument, et du haut de ce rocher nous chantâmes et nous priâmes pour les pauvres sauvages Jivaros. Le bon curé et la population voulaient retenir l'Évêque, mais il nous fallait poursuivre notre itinéraire.

— « Lorsque nous repasserons ici, nous nous y arrêterons un peu. Laissez nous partir aujourd'hui. »

Nous quittons donc ces braves gens de *Biblian* au seuil de leur sanctuaire; nous traversons le fleuve du même nom, et tout en continuant à en suivre les bords sinueux nous perdons bientôt de vue l'élégante chapelle de *la rosée*. Notre regret se dissipe lorsque devant nous sur l'un des monts qui surplombent la vallée nous apercevons deux tours élancées. C'est l'église de la *Madone de la Nuée* qui protège la petite ville de Azoguesi, placée au-dessous. Nous admirions la beauté du site et la piété des habitants quand une cavalcade nous surprind. C'étaient les Azoguésiens qui, conduits par leurs pasteurs, les R. P. Oblats, venaient à notre rencontre. Les cloches annoncèrent l'arrivée de Monseigneur qui se vit bientôt entouré de toute la population en fête.

Le lendemain, notre cher évêque tint à visiter en détail les œuvres des P. Oblats et les écoles dirigées par les Frères, puis il se dirigea vers le sanctuaire de *la Nuée* d'où le clergé d'Azoguesi nous accompagna à Chuquipata. Nous ne pouvions pas manquer à cette visite, car le curé de l'endroit, craignant

de ne pas recevoir la visite pastorale, nous étai arrivé de très bon matin pour nous y conduire. Il parlait si bien et avec tant d'enthousiasme de Don Bosco et de Marie Auxiliatrice qu'il nous fut impossible de lui résister. Nous fimes donc halte dans sa paroisse qui s'étend tout alentour d'un pic de roche en forme de bec de perroquet; c'est un volcan éteint, appelé Cositambo. Son  glise est le centre de la dévotion à Notre Dame Auxiliatrice, et c'est le fruit de la piété de nos chers confrères D. Spinelli et D. Mattana qui visitent souvent ces contrées.

Après quelques heures passées à Chuquipata nous nous remettons en route; mais nous ne sommes encore qu'à quelques kilomètres lorsque nous apercevons tout à coup un cavalier qui sort de derrière un rocher. Une exclamation de joie se fait entendre des deux côtés: nous reconnaissons en effet notre cher confrère Donoso. Il est bientôt suivi de quatre autres cavaliers: ce sont le vicaire général du diocèse et le secrétaire de l'évêque, ainsi que deux curés. L'un de ceux-ci nous déclare qu'il est chargé par les R. P. Rédemptoristes d'offrir à Mgr Costamagna une pauvre hospitalité dans leur couvent.

Les salutations et les compliments n'étaient pas encore terminés qu'un homme accourt de toutes ses forces et se précipitant au milieu de nous nous crie: « Père, père, venez vite, ma femme se meurt! » J'ai tôt fait de demander au Vicaire Général la permission nécessaire et de monter à dos de mule, et je m' lance à travers rochers et bois. Pendant ce temps, Monseigneur passait le fleuve Machangara et après avoir suivi quelques instants la vallée toute baignée des derniers feux du soleil, parvenait aux portes de la petite et si catholique ville de Cuenca. Il recevait les hommages des premiers magistrats auxquels il répondait par quelques paroles pleines d'émotion, il bénissait sur son passage la population agenouillée et se rendait chez les R. P. Rédemptoristes, heureux de le posséder chez eux.

Dix jours à Cuenca.

Monseigneur fut contraint de s'arrêter pendant quelques jours à Cuenca pour rendre les nombreuses visites qui lui furent faites par les autorités et les principaux habitants du pays. C'est qu'en effet tous voulurent l'avoir pour hôte ou au moins le voir. Aussi

les rues et les routes étaient-elles devenues lieu de réception! A peine Sa Grandeur était-elle dehors que le mot; voici l'évêque, le précédait; et enfants et vieillards, maîtres et ouvriers, soldats et officiers d'accourir, de s'agenouiller et de s'incliner sous sa bénédiction. On aurait dit que Cuenca était devenue Jérusalem, et que nous étions revenus au temps du bon Jésus. Mais Monseigneur appelle cette ville Rome pour la foi et Athènes pour la science, car elle possède une splendide université, et on y fait de très fortes études sous la direction de maîtres éminents. Le bon évêque salésien tint à montrer en quelle affection il avait la jeunesse des écoles, et c'était chose agréable que de voir les 600 enfants des Frères alignés en bon ordre et écoulant les salutaires et attrayantes instructions du vénéré pasteur. Il n'y eut pas un seul établissement d'éducation et d'instruction que Monseigneur ne visita et où il ne laissa quelques bonnes pensées qui certainement produiront à la longue des fruits efficaces.

Le peuple vint en foule à la conférence salésienne, aux cérémonies solennelles de la Confirmation, de la prise d'habit de vingt jeunes gens et de la consécration religieuse de plusieurs autres.

Sur ces entrefaites, un certain matin où Monseigneur faisait son action de grâces après le saint sacrifice, la porte de la sacristie s'ouvrit et l'on vit apparaître une longue barbe touffue, épaisse comme un taillis et ressemblant à celle d'Aaron, ainsi nous la représentent les peintres et les sculpteurs. De fait, c'était bien la barbe d'un homme des bois, de l'intrépide missionnaire D. Mattana, ou plus exactement et populairement du père François. Je dis populairement, car il n'y a personne à bien des lieues à la ronde qui ne connaisse cette barbe et le zèle qui l'accompagne.

Après avoir rempli le saint ministère dans la ville de Quito depuis 1887, il quitta cette cité en 1894 pour aller évangéliser les Indiens Jivaros au milieu desquels il n'a cessé depuis de vivre, prêchant, baptisant, confirmant et civilisant sur son passage. Son arrivée nous apportait une bonne nouvelle puisqu'elle nous annonçait que nous devions avec lui continuer notre course apostolique.

Notre départ de Cuenca fut pour ainsi dire

plus solennel que notre arrivée. Le 17, de très grand matin, un piquet de soldats gracieusement mis à notre disposition par le général J. Andrade, et commandé par un officier se tenait à la porte du couvent des Rédemptoristes et devait escorter Monseigneur jusqu'à Gualaquiza.

— Cette démarche me touche beaucoup, s'écria l'évêque, s'adressant aux soldats, et j'en remercie votre général, mais je ne veux pas déranger un si grand nombre de vaillants soldats. Désignez-en seulement trois qui nous accompagneront à une journée de marche. Nous voulons nous présenter aux sauvages avec la croix et non avec des armes. Pour vous, mes chers amis, regagnez votre campement et dites à votre chef supérieur que c'est moi qui ai levé votre consigne. » Un grand nombre d'habitants entourèrent l'évêque et le suivirent jusqu'à l'extrémité de la ville. Puis ce fut la séparation et nous nous trouvâmes seuls, nous confiant à la magique barbe du père François, à de grands braves soldats et à leur digne officier qui n'avaient point voulu un seul moment désertier un poste qu'ils regardaient comme si honorable.

San Bartolo.

Nous cheminons en cette imposante compagnie et sur une route vraiment royale jusqu'à un certain endroit où nous pouvons apercevoir le long des lacets d'une petite montagne une immense procession arrêtée et semblant attendre quelque événement. Tout à coup des cris se font entendre, et par les taillis et de derrière les rochers nous voyons tout le monde se précipiter vers la route et acclamer l'évêque salésien. C'était la population de *San Bartolo* au grand complet qui venait au devant de nous. L'enthousiasme des cavaliers et des piétons arrive au paroxysme, à mesure que nous avançons vers la ville. Les plus somptueuses tentures, les draperies les plus riches, les vases les plus beaux ont été placés et disposés par les femmes sur des arcs de triomphes resplendissant des fleurs les plus éclatantes, au-devant des maisons des principales rues que nous traversons. L'église splendidement ornée, l'autel brillamment illuminé, les trois cloches sonnant à toute volée, l'air empressé des hommes et des femmes ne nous laissent aucun doute sur les intentions des habitants; ils voulaient que

ce fût un jour de fête et que l'évêque s'arrêtât dans leur pays.

Lorsque le *Te Deum* eut été chanté, Monseigneur, s'inspirant du tableau de Marie Auxiliatrice qui dominait le maître-autel, entretint ce bon peuple de la Très Sainte Vierge et du bonheur que l'on a à être ses enfants. Pendant toute la soirée ce peuple ne voulut pas quitter l'évêque un seul instant et le força pour ainsi dire à recommencer plusieurs fois dans les rues, sur le seuil du presbytère, le récit des grâces et des miracles obtenus par la Madone salésienne.

Le même cortège qui nous avait conduits à *San Bartolo* nous accompagna encore le lendemain jusqu'aux extrêmes limites de ce pays. Arrivés au pied d'une assez haute colline, nous sommes accueillis par la foule des enfants de la contrée voisine, qui font retentir l'air de leurs acclamations les plus enthousiastes, pour ne pas dire criardes. Ils sont de l'autre côté du fleuve *Sigsig* sur les bords duquel nous apercevons une vieille enceinte noircie par le temps, monument séculaire de la dynastie disparue des Incas. Longeant les cabanes des Indiens, nous entendons un voix rauque et profonde, et bientôt nous voyons sortir de l'une d'entre elles un vieillard qui nous déclare avoir cent vingt ans et nous dit : « Bénissez-moi, bons pères, car je puis mourir ! » A peine avons-nous satisfait à ce désir si pieux et si légitime que nous sommes entourés des représentants de la petite cité de *Sigsig*, et bientôt après de toute la population. Nous saluons le curé, son vicaire, les membres de l'administration communale, et nous nous acheminons vers l'église aux son d'une musique instrumentale qui nous fait entendre alternativement la Marseillaise et l'hymne de l'Équateur. Sur notre passage ce ne sont qu'arcs de triomphe superbes, tentures de toutes couleurs, banderolles et écussons; ce ne sont surtout que des vivats multipliés en l'honneur de D. Bosco, D. Rua, de l'évêque et de la Congrégation salésienne. L'église est remplie; elle est encore ici consacrée à Marie Auxiliatrice dont le tableau est presque caché sous le nombre considérable d'ex-votos de toutes sortes. Monseigneur félicite vivement le peuple de sa grande foi, de son esprit de piété et de sa dévotion grande envers la Mère de Dieu et donne la Bénédiction du S. Sacrement.

Pendant les trois jours que nous restâmes à Sigsig, Monseigneur fut tout à tous, aussi bien dans sa modeste chambre que dans l'église ou sur la place publique, et il n'y eut personne qui ne put l'approcher, mais non sans peine, tant la foule se pressait autour de lui.

Dès la prime aube du 21 juillet, nous étions installés sur le dos de nos mulets et nous nous apprêtions à nous mettre en marche. Mais nous n'étions pas les seuls à avoir devancé le lever du soleil; déjà beaucoup d'habitants avec leurs prêtres en tête nous attendaient pour nous faire escorte le plus loin possible, jusqu'au petit pays de Cuchil où la réception qui nous fut faite surpassa encore ce que nous avions vu précédemment. C'était la limite de la race civilisée. Nous prenons congé de nos chers cavaliers d'honneur qui réclament de l'évêque une dernière bénédiction, et nous nous disposons à traverser le vallon qui nous sépare de Matanga. Nous y trouvons le jeune coadjuteur Torres, le syndic de Gualaquiza et un *arriero*, qui sont venus pieds nus se mettre à la disposition de Monseigneur.

Parvenus au sommet du Matanga que l'on appelle ici *Churucu*, nous nous agenouillons quelques instants au pied d'une croix qui est la première croix de notre Mission, puis nous contemplons l'admirable spectacle que nous avons sous les yeux et qu'il est impossible de parfaitement décrire. Quelle douce émotion pour nous lorsque nous parvenons à voir quelques huttes disséminées, çà et là dans le fond de la vallée! Nous nous empressons de descendre le Matanga; mais pour cela il nous faut employer plus de quatre heures, et nous nous hâtons vers ce que j'appellerai la terre promise. C'est *Granadillas*, hameau composé seulement de deux cabanes, ou plutôt d'une seule famille. Un indien Licinà y habite, et ses parents et lui sont les premières âmes que la divine Providence nous confie. L'une des deux cabanes est abandonnée; l'autre au portique ouvert et sans murs renferme une machine à concasser les cannes à sucre. Licinà nous montre tout cela et surtout une petite table qu'il a préparée avec un crucifix, les images, les petits cadres et les médailles qu'il avait pu réunir, afin de former, comme il le disait dans un langage presque incompréhensible, un autel au Seigneur.

Nous récitons le rosaire, devant un petit

nombre de personnes qui se sont réunies, nous chantons quelques cantiques, puis après avoir entendu quelques confessions, nous songeons au repos bien mérité.

(A suivre.)

PATAGONIE (Terr. de Neuquen) (*)

Visite pastorale et mission de Sa Grandeur Monseigneur Cagliari

Au Pas de S. Ignace, 16 mars 1902.

Au milieu des Indiens Namuncurà — Histoire et puissance du cacique de cette tribu.

Afin d'obtenir d'abondants fruits dans cette mission d'Indiens Namuncurà, Mgr Cagliari se fit précéder de D. Milanese et de D. Genghini qui devaient rassembler les indiens et leur annoncer la prochaine arrivée de leur évêque.

Nous quittons Junin de los Andes le 22 février et nous nous dirigeons vers le pas de Saint-Ignace, distant d'environ 45 kilomètres. Il nous fallut traverser en canot le *Chimehuin* qui arrose toute cette délicieuse vallée, et quelques soldats de cavalerie, placés à la garde d'un *fortin*, se firent nos rameurs et nous déposèrent heureusement sur l'autre rive. Nos montures traversèrent le fleuve à la nage et nous rejoignirent sans accident. Nous commençons alors l'ascension de la colline *Huechahué* du haut, de laquelle nous avons une vue splendide sur *Junin de los Andes* et ses environs; nous apercevons la petite église, nos deux collègues, l'observatoire météorologique, etc., etc. Plus loin ce sont les Cordillères des Andes qui s'élèvent dans toute leur majesté imposante, dominées par le *Lavin*, volcan éteint, situé à 3700 mètres de hauteur. Ce n'est qu'après trois longues heures de marche que nous atteignons la maison d'un bon chilien où nous devons trouver, du moins nous l'avait-on dit, quelque chose à manger. Nous réussissons malgré quatre gros chiens qui aboyaient très fort, à pénétrer dans la maison, mais là nous devons nous contenter d'un simple verre d'eau, car le maître de la maison avait dû partir précipitamment en voyage et sa femme était gravement malade.

C'est avec une véritable joie mêlée de surprise que nous voyons arriver notre cher

(*) Voir *Bulletin* de Janvier et suiv. 1903.

confrère D. Genghini. Il nous sert de guide dans la descente de cette montagne, et elle est si dure que nous sommes obligés de mettre pied à terre et de continuer ainsi notre route. Avant d'arriver au Pas de Saint-Ignace nous distinguons de loin la cabane de notre ami Ambroise Poggi, vieux Génois, à la barbe et aux cheveux très blancs qui, nouveau Charon, est le *passeur* attiré de tous les voyageurs qui veulent traverser les confluent du *Cataluil* et de l'*Aluminé*.

Pour éviter toute déception, Monseigneur envoya en avant vers le bon passeur un soldat qui devait l'avertir de notre approche et aussi, je dois le dire, de notre appétit plus qu'ordinaire. Il y avait avec le cher vieillard un officier et quelques soldats détachés en ce poste, qui, apprenant notre arrivée se mirent aussitôt à l'œuvre et nous confectionnèrent un modeste repas. Aussitôt après, le canot du passage nous transportait de l'autre côté du fleuve où le Cacique Namuncurà nous attendait avec toute sa tribu. Un groupe d'indiens dirigés par Don Milanésio viennent nous recevoir et saluer Monseigneur l'Évêque au nom du Cacique et de tous les siens. Les salutations échangées Monseigneur est conduit aux *Ranchos* (cabanes). Là se tenait le vieux *Namuncurà*, entouré de sa famille et des principaux *Capitanes* (chefs) de la tribu.

C'était la première fois que l'Évêque visitait ces lieux sauvages et se trouvait au milieu de ses pauvres enfants du désert. Quelle joie apparaissait sur tous les visages! quelle émotion se lisait dans tous les yeux! Le vénérable Cacique ne savait comment exprimer les sentiments qui remplissaient son cœur; il voulut cependant prononcer solennellement un discours en langue indienne qu'un interprète traduisit. Il remercia Sa Grandeur de l'honneur qu'elle lui faisait ainsi qu'à sa famille et à toute sa nation et il affirma qu'il vivait aussi chrétiennement que faire se pouvait et qu'il entendait bien mourir dans cette sainte religion.

Comme la pauvre cabane destinée à servir de chapelle ne pouvait contenir tout le monde, Monseigneur parla du centre de la prairie et en quelques phrases expliqua aux chers Indiens le motif de sa venue au milieu d'eux: il leur recommanda à tous l'assistance aux

sermons et aux différentes autres cérémonies et termina en leur donnant sa bénédiction.

Aussitôt après, D. Milanésio qui parle admirablement l'Araucanien (idiome propre à cette tribu) commença à les instruire dans les vérités de la foi catholique, et lorsque le jour baissa, tous se retirèrent dans leurs *toldos* respectifs.

On avait réservé pour Monseigneur la cabane où avait eu lieu le discours de réception, et cette même cabane servait au matin de chapelle, à midi de salle à manger et le soir de chambre à coucher.

Le cacique *Namuncurà* est fils de *Calfuncurà* qui commanda en chef toutes les tribus de la Pampa. C'est pendant la terrible lutte qu'il soutint contre le tyran Rosas, qu'il fit faire à son enfant ses premières armes et



Ranchos (habitation) du cacique Namuncurà.

qu'il le fit baptiser. Il mourut plus que noyé et *Namuncurà* lui succéda; mais son autorité était bien diminuée et il fut forcé de se soumettre au Gouvernement Argentin qui lui octroya avec le titre et la pension de colonel, dix lieues de terrain dans la vallée de l'*Aluminé*.

Par sa bonté et sa générosité, *Namuncurà* n'est pas seulement estimé des Indiens, mais il est aimé de tous ceux qui l'approchent. Malgré ses quatre vingts ans bien sonnés il conserve encore un aspect imposant qui en inspire à tous. Il n'a rien du sauvage et sait trouver dans son cœur des sentiments de vive reconnaissance pour tous ceux qui comme lui cherchent le bien de sa tribu.

A l'occasion de la visite épiscopale il revêtit son éblouissant costume de colonel, et c'est en très grande tenue qu'il salua Mon-

seigneur Cagliari. Il l'avait déjà vu plusieurs fois à Buenos-Ayres à Bahia-Blanca et à Viedma, et il ne se possédait pas de joie de pouvoir le recevoir dans son *estancia*. La venue de Sa Grandeur fut pour tous ces pauvres indiens de l'*Aluminé* une source de vrai bonheur. Tous voulurent s'approcher de leur Père, entendre sa voix, et c'était fort touchant de constater combien vif était leur désir de s'instruire dans les vérités de notre sainte foi, de recevoir le Baptême et de faire légitimer leur union.

Nos bons missionnaires Don Milanesio et D. Genghini leur enseignèrent pendant trois jours consécutifs les notions de la doctrine chrétienne, et pendant ce même temps Monseigneur se consacra tout entier à l'instruction de *Namûneurà* dont les dispositions étaient surprenantes, merveilleuses. Aussi le bon Pasteur put-il entendre sa confession dans l'humble cabane et le préparer à recevoir le sacrement de Confirmation.

Plusieurs familles chrétiennes qui habitaient sur les rives de l'*Aluminé*, accoururent elles aussi à la Mission, assistèrent avec grande dévotion aux différentes cérémonies qui eurent lieu et donnèrent ainsi un salutaire exemple aux bons Indiens de cette tribu. La divine Providence bénissait visiblement nos travaux et la moisson fut si abondante que nous répétâmes souvent ce texte de nos Saints Livres : La moisson est grande, mais peu nombreux sont les ouvriers : *Messis quidem multa, operarii autem pauci*.

Il se célébraient tous les jours quatre messes pendant lesquelles les bons indiens récitaient les prières et le chapelet ou chantaient (dans leur chant dissonant) quelques cantiques que leur avait appris Don Milanesio. Toute la journée du 24 mars fut consacrée à l'administration solennelle du Baptême non seulement aux enfants et aux jeunes gens, mais aussi à des hommes faits et même à des vieillards de 70 ans et plus, et ainsi cette vigile de l'Annonciation de la T. S. Vierge fut pour ces chers Indiens ce qu'était autrefois le Samedi-Saint dans les premiers siècles de l'Église. Mais le lendemain devait encore surpasser en consolations de toutes sortes. De grand matin le vieux Cacique entouré de sa famille, de toute sa tribu et de beaucoup de chrétiens s'avancit processionnellement vers la pauvre cabane qui était

alors transformée en Cathédrale et où Monseigneur revêtu des ornements sacrés, assisté de deux prêtres, allait officier pontificalement. Dans l'impossibilité de pénétrer tous dans le lieu saint, les Indiens durent rester dehors où ils suivirent comme ils le purent les belles cérémonies, s'unissant au prélat qui offrait la Sainte Victime. Au moment de la Communion, *Namûneurà* s'approcha le premier de l'autel et reçut pour la première fois son divin Créateur. La Grand'Messe terminée, Monseigneur adressa à l'assistance une courte allocution; il les exhorta tous à persévérer dans la vie chrétienne, à en pratiquer les vertus et à abandonner les coutumes payennes, à se rappeler toujours la présence de Dieu en tous lieux et conséquemment à éviter le péché qui dégrade l'âme créée par Dieu à sa ressemblance. Puis après les avoir remerciés de leur ferveur il leur donna la Bénédiction solennelle. Le vieux Cacique demanda alors à Sa Grandeur qu'elle voulut bien bénir le cimetière qui devait bientôt recevoir sa dépouille. Accédant volontiers à cette touchante demande, Monseigneur chargea Don Milanesio et un des fils de *Namûneurà* de fabriquer une grande croix de bois qui serait bénie et resterait au milieu des défunts comme le souvenir de la mission.

Namûneurà avait résolu d'établir ses tentes de l'autre côté de l'*Aluminé*, mais il s'engagea à contruire le plus tôt possible une chapelle et une école. Comme Monseigneur était attendu à Junin pour les cérémonies de la Semaine Sainte, il reprit le chemin du fleuve, accompagné par les indiens qui le long de la route se jetaient à genoux et sollicitaient sa paternelle bénédiction. La traversée fut rapide et sans dangers, et nous arrivions bientôt à la cabane de notre cher compatriote, le passeur Ambroise qui nous accueillit avec les plus grandes démonstrations de respect et de joie. Il voulut à toutes forces nous escorter jusqu'à Junin de los Andes. La nouvelle de l'arrivée de Monseigneur se répandit bien vite, et la population accourut en foule au son des cloches dans l'église paroissiale où Monseigneur fit lui-même l'ouverture de la Mission.

(A suivre).

CHRONIQUE SALÉSIENNE

ROME

Le couronnement de Pie X.

La cérémonie grandiose du Couronnement du Souverain Pontife a eu lieu à Saint-Pierre de Rome, le dimanche 6 août, au milieu d'une pompe splendide et d'un immense concours de fidèles débordant d'enthousiasme.

Dès le lever du jour, de tous les quartiers de Rome un peuple entier s'ébranle et se hâte vers la vaste basilique où quelques heures plus tard, il acclamera le Pape-roi. A 7 heures, la foule commence à pénétrer, mais dès que 50.000 personnes sont entrées, on referme les portes de bronze, cette mesure étant indispensable pour maintenir l'ordre qui n'a pas cessé de régner.

La basilique tout entière est somptueusement décorée, et au milieu des ors et de la pourpre resplendit, sous l'éclat éblouissant de la lumière électrique, l'immense inscription du dôme : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église.*

Un peu après 8 heures, le brillant cortège formé au Vatican, se met en marche vers la basilique Saint-Pierre.

Autour du Souverain Pontife et derrière lui, prend place la foule des dignitaires selon le rang des préséances établies.

D'abord le préfet des cérémonies, les commandants de la garde noble, de la garde palatine et de la garde suisse en grand uniforme, les procureurs des collèges, les curseurs, les adjudants de chambre, les auditeurs de rote, les camériers secrets, les pénitenciers de Saint-Pierre, les abbés mitrés, le commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en costume officiel, ensuite la croix portée par un auditeur de rote, les archevêques et évêques latins et orientaux, les archevêques et évêques assistants au trône et les patriarches.

Vient après le Sacré Collège, tout en rouge, en costume de gala, précédant Pie X qui se tenait très droit, le regard vif et plein de bonté.

Enfin, le prince assistant couvert d'un manteau de soie noire, les protonotaires apostoliques et les généraux d'ordre religieux.

A peine arrivée sous le portique tendu de draperies vertes, la *Sedia* s'est abaissée et Pie X l'a quittée pour prendre place sur le trône préparé devant la Porte Sainte.

Son Em. le Cardinal Rampolla, archevêque de la basilique a prononcé en latin un discours d'hommage au nouveau Pape et lui a présenté les chanoines, les bénéficiers, les clercs et les séminaristes.

« Le chapitre de Saint-Pierre, dit-il, ayant à peine déposé les vêtements de deuil qu'il avait

revêtus pour la mort du regretté Pontife, se fait l'interprète de tout l'univers en se réjouissant de l'avènement du nouveau Pape : Saint Marc, disciple de saint Pierre, avait gardé jusqu'ici le nouveau Pontife sous son égide.

« Il a poussé le Seigneur à l'envoyer siéger dans la chaire de saint Pierre en qualité de Vicaire du Christ sur la terre. En ce jour de joie universelle, nous devons rendre grâce à Dieu qui nous a accordé un Pape orné de tant de vertus.

« Pour moi, appelé par la bienveillance de Léon XIII à la charge d'archiprêtre de la basilique, je me sens très honoré d'offrir au nouveau Pontife l'hommage du Chapitre et du clergé de de la basilique vaticane et de lui souhaiter en leur nom un pontificat prospère et glorieux. »

Pie X a ensuite admis le Chapitre et le clergé à l'obédience et au baiser de la mule.

Pendant ce temps les chœurs de la chapelle Sixtine chantaient le *Tu es Petrus*. Le cortège s'est ensuite reformé et à 9 h. 1/2 S. S. Pie X fait son entrée solennelle à l'intérieur de Saint-Pierre, tandis que la foule l'acclamait et que, du haut de la *loggia* de la bénédiction, retentissaient les trompettes d'argent.

La scène, à ce moment, est d'une grandeur saisissante. Pie X, ému, est très pâle ; sa main se lève dans un geste de bénédiction ; et la rumeur sourde qui a salué l'entrée du Pape dans la basilique monte toujours et s'épanouit enfin en acclamation formidable.... le Pape porte un doigt à ses lèvres, invitant les fidèles à suspendre les acclamations.

Aussitôt les clameurs cessent, et tous les fidèles tombent à genoux, tandis que le Saint-Père, la lourde chape sur les épaules et la mitre d'or sur la tête, regarde d'un œil plein de bonté la multitude qui est à ses pieds, et bénit d'un geste large et majestueux.

Le cortège s'arrête devant la chapelle du Saint-Sacrement. Pie X descend de la *Sedia* et se dirige vers l'autel où le S. Sacrement est exposé selon la forme solennelle.

Le Saint Père s'agenouille, entouré des cardinaux. Le cortège se remet en marche pour arriver à la chapelle Clémentine où les cardinaux revêtent les ornements sacrés.

Pie X entonne la psalmodie de l'office de tierce puis reçoit à son tour les ornements liturgiques. A l'invitation rituelle *procedamus in pace* chantée par le premier cardinal-diacre, la procession s'ébranle pour se rendre à l'autel de la confession.

Dès que le Pape remonte sur la *Sedia*, apparaît dans la nef un chapelain allumant un flocon d'étoiles qu'il tient au bout d'un bâton argenté ;

Il s'agenouille devant lui, chantant sur un mode grave et lent: *Saint-Père, ainsi passe la gloire du monde*, pour bien marquer l'humanité des choses humaines. Enfin le cortège arrive devant l'autel papal. Les chœurs de la chapelle Sixtine entonnent l'*Ecce Sacerdos magnus*. Les cardinaux prennent place sur des fauteuils rangés de chaque côté du chœur. Derrière eux se tiennent les patriarches, les évêques, les abbés et les autres prélats. Dans l'abside, à droite et à gauche du trône les chevaliers de Malte, le corps diplomatique et la noblesse occupent des tribunes particulières. Dans la tribune des souverains, se trouve le duc de Parme: dans la tribune de la famille du Pape, le curé de Possagno, neveu de Pie X; le maire et le curé de Riese, où naquit le Saint-Père, assistent également à la cérémonie.

Pie X s'assied sur le trône et reçoit l'obédience du Sacré-Collège, des évêques et des abbés. Les cardinaux baissent le pied, le genou et le visage du Pape, les évêques baissent le pied et le genou et les abbés le pied seulement.

Après cette obédience la messe commence, selon le cérémonial des messes papales. Aussitôt après le *Confiteor*, le Souverain Pontife revient s'asseoir sur la *Sedia* pour y recevoir l'imposition du pallium des mains de S. Em. le cardinal premier-diacre qui prononce ces paroles: *Recevez le saint pallium de la plénitude de la charge pontificale, à l'honneur du Dieu tout-puissant, de la très glorieuse Vierge Marie, sa Mère, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, de la sainte Église Romaine.*

Le Pape revient alors à l'autel; après les encensements il se rend à son trône recevoir la dernière obédience des prélats, puis la messe se poursuit. Après le *Gloria in excelsis* viennent les litanies de l'intronisation, l'épître et l'évangile chantés tour à tour en latin et en grec.

Au moment de la consécration, au sommet de la coupole retentissent les trompettes d'argent et, après l'élévation, les chœurs de la Sixtine exécutent un splendide *Benedictus* de l'abbé Perosi. Le Pape communie au trône et, à ce moment, la garde-noble présente les armes. La messe s'achève: il est plus de midi, le Souverain Pontife remonte sur la *Sedia* qui s'arrête devant l'estrade érigée en face de l'autel de la confession. Là s'élève un trône dont le Pape gravit les degrés. Les chœurs entonnent l'antienne *Corona aurea super caput ejus*.

Le cardinal-doyen Oreglia récite le *Pater* et une oraison dans laquelle il demande à Dieu, auteur de tout sacerdoce et de toute souveraineté, d'accorder au nouveau Pontife la grâce de bien gouverner l'Église, d'être le Père des Rois et le guide des fidèles.

Puis le second cardinal-diacre enlève la mitre au Souverain-Pontife et S. Ém. le cardinal Macchi impose au front auguste Pie X la tiare d'or, en disant: *Recevez la tiare aux trois couronnes et sachez que vous êtes le Père des princes et des rois, le Pasteur de l'Univers, le Vicaire sur cette terre de notre Sauveur Jésus-Christ à qui soient honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.*

Alors Pie X récite en latin les trois oraisons dont il prend la formule dans le livre que deux évêques assistants lui présentent à genoux: « *Que les saints apôtres Pierre et Paul, en la puissance et l'autorité desquels Nous avons confiance, intercedent eux-mêmes pour Nous auprès du Seigneur. Ainsi soit-il.* »

Puis le Saint-Père se lève et, toujours la tiare sur la tête, chante la formule de la bénédiction. Après chacune des trois paroles *Patris, Filii, Spiritus Sancti*, le Pape fait un signe de croix sur la foule. Il lève les mains au ciel et les reporte ensuite sur sa poitrine. Tout le monde est à genoux, prosterné dans une attitude pleine de dévotion et d'amour.

Pie X se rassied. Les cardinaux lui rendent encore une fois l'hommage. Gardant la tiare sur la tête, le Saint-Père se remet en place sur la *Sedia* qui l'emporte. Le cortège se remet en marche et disparaît vers la chapelle de la *Pietà*, dans un cri de triomphe et de gloire: c'est l'oraison finale que rien n'arrête et qui fait sangloter Pie X:

« Vive le Pape! Vive Pie X. »

La procession s'arrête à l'autel de la Pitié où Pie X dépose ses ornements sacrés et confie la tiare à la garde de Mgr Pifferi, premier sacriste.

Alors et pour clore la cérémonie, le cardinal-doyen Oreglia donne lecture au Pape d'une adresse de félicitations. L'éminent cardinal dit l'affliction très grande du Sacré-Collège devant la mort du grand Pontife que le monde entier vénérât et sa vive espérance que l'histoire ecclésiastique racontera la longévité du nouveau Pontificat.

Le Saint-Père accueille avec joie cette adresse. Il se déclare touché des nobles et affectueuses paroles du Sacré-Collège, et exprime l'assurance que Dieu soutiendra sa faiblesse afin de montrer sa puissance et de faire éclater sa force.

Puis Pie X donne la bénédiction apostolique aux cardinaux et sort de la basilique par la chapelle du Saint-Sacrement.



NAZARETH (*)

(Lettre de D. Athanaze Prun, directeur de l'Oratoire de Jésus adolescent.)

(Suite)

C'est pénétrés de cette pensée que nous devons quelque chose à Nazareth, et pour soutenir la lutte acharnée de l'enfer contre les jeunes âmes rachetées par le divin Sauveur que les Salésiens de Don Bosco ont fondé à Nazareth un orphelinat sous le vocable de *Jésus adolescent*. Après une longue et pénible attente le Gouvernement Ottoman leur a enfin concédé le firman les autorisant

(*) Voir Bulletin de septembre 1903.

à construire en haut de la colline sur la déclivité de laquelle la ville est bâtie, l'orphelinat tant désiré ainsi qu'une chapelle qui sera le premier sanctuaire dédié au Dieu Adolescent, sur les lieux mêmes où pendant tant d'années il nous a donné les plus beaux exemples des plus sublimes vertus. Les murs s'élèvent, mais lentement, car les ressources qu'il est impossible de trouver ici, ne marchent pas aussi vite que les maçons. C'est donc à vous, chers coopérateurs et charitables coopératrices que je m'adresse, car sans vous, sans le secours de vos aumônes, notre zèle, notre dévouement, nos forces, la vie même s'il le faut que nous sacrifierons pour cette œuvre, seront hélas ! bien peu de chose, tandis qu'avec vous et par les secours de votre charité nous pourrions établir définitivement cette œuvre de Nazareth si chère à vos cœurs et aux nôtres et procurer le salut à tant de pauvres enfants abandonnés compatriotes de Jésus et de Marie, qui pour sauver leur corps de la faim se voient contraints de livrer leur âme à l'hérésie, au schisme et même à l'apostasie.

Si l'éducation de la jeunesse est nécessaire partout en Palestine, c'est le seul espoir de l'Église. La Russie, l'Angleterre et l'Allemagne l'ont si bien compris qu'ils dépensent tous les ans des sommes fabuleuses pour la fondation et l'entretien de leurs établissements scolaires et orphelinats. Toutefois nous n'avons pas l'intention de faire ici une université ; nous enseignons à nos enfants, le français, l'arabe, la géographie, le calcul, la musique, mais nous cherchons surtout à ce que notre enseignement soit essentiellement chrétien. Puis, pour les mettre à même de gagner plus tard honorablement leur vie, nous formons encore nos enfants à l'apprentissage d'un métier et à l'agriculture, seules ressources dans un pays pauvre, sans commerce, sans industrie, où la seule instruction serait peut-être plus nuisible que profitable. Les enfants que nous recueillons sont les frères de Jésus ; à l'exemple de leur divin modèle ils doivent travailler. Mais pour leur procurer cet abri, ce pain qu'ils attendent, cette éducation qui formera leur cœur à la moralité, et ce travail qui leur procurera plus tard une vie honorable, c'est à vous, chers coopérateurs et charitables coopératrices, que nous le demandons au nom de l'humanité souffrante, au nom des petits frères de Jésus qui tendent vers vous leurs mains suppliantes.

O vous, que la Providence a fait naître au sein des richesses, rappelez vous ce verset de l'Évangile où Celui qui doit nous juger un jour vous dit expressément ce que sera son jugement. « *Vous serez sauvé, vous qui avez pratiqué la charité, vous par qui les malheureux ont été secourus, vêtus, nourris, recueillis !... Condamnés vous qui n'avez pas rempli ces devoirs !...* » Ainsi tout ce que vous aurez donné vous sera rendu et dans quelle mesure ? « *Vous recevrez le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre.* » Le centuple par les bénédictions que Dieu répandra sur vous-même, sur vos biens, sur vos affaires ; le centuple par la

paix du cœur, la concorde dans la famille et avec les amis, le centuple dans les grâces de la vie et au moment de la mort qui vous mettra en possession de la vie éternelle.

Partout, il est vrai, il y a des pauvres à secourir, mais considérez, âmes chrétiennes, qu'il s'agit ici d'un pays qui nous a donné la vie spirituelle, d'une terre arrosée par les larmes et le sang de notre Dieu, et de pauvres enfants complètement abandonnés qui sont à la merci des turcs, des juifs et des hérétiques.

O pères de famille, o mères chrétiennes, qui avez le bonheur de vous voir entourés d'enfants chéris, si vous voulez attirer les bénédictions de Dieu sur eux, si vous voulez que le ciel vous les conserve, donnez leur un petit frère en adoptant un pauvre enfant de Nazareth.

O vous, pères et mères infortunés qui pleurez sur la tombe d'un enfant trop tôt ravi à votre affection, consolez-vous d'une si cruelle séparation en adoptant un de ces pauvres enfants à qui le ciel a refusé l'amour d'un père et les douces caresses d'une mère.

Au moment de quitter sa divine Mère, Jésus désigna Jean à Marie comme le nouvel objet de sa tendresse. Et la Mère des douleurs déversa sur son Fils adoptif l'ardent amour qu'elle avait pour Jésus. Tous les adolescents sont frères et ceux de Nazareth et de toute la Galilée sont aussi dignes de notre amour.

Ah, chers lecteurs, s'il est une circonstance dans laquelle notre cœur se sent ému de compassion à la vue des misères de l'humanité, c'est bien sans doute, lorsqu'elle se trouve en face d'une pauvre petite créature abandonnée.

Voyez ce pauvre enfant moitié nu, maigre, décharné, errant par les chemins de la cité, l'innocence brille dans ses yeux, la candeur est peinte sur son visage, mais il n'a plus de père, point de mère, les auteurs de ses jours ne sont plus, et peut-être même ne les a-t-il jamais connus. Ah ! pauvre enfant, te voilà seul sur la terre ! Ton cœur voudrait aimer et voudrait être aimé, mais pas une caresse, pas un sourire ne viendra réjouir ton visage attristé. Et si à tout cela vous ajoutez que ce pauvre enfant sans asile manque encore du pain nécessaire pour soutenir son corps chétif, le voilà dans la condition la plus pénible que l'on puisse imaginer.

Mais si à ce spectacle qui nous fend le cœur, une âme charitable formée à l'école du divin crucifié, à l'école de la charité chrétienne, s'approche de ce pauvre enfant, le prend par la main et lui dit : « viens mon enfant, tu n'as plus de mère je serai la tienne. Non, tu n'as rien perdu ; près de moi tu trouveras un asile pour t'abriter, des vêtements pour te couvrir, du pain pour te nourrir et Marie te gardera. » Dites-moi, bien chers lecteurs, comment Dieu pourrait-il admirer un tel acte de générosité sans le combler de ses bénédictions ? Devenez donc, chers bienfaiteurs et charitables bienfaitrices, les pères et les mères de ces nombreux enfants qui se pressent à nos portes, aidez-nous à construire un orphelinat qui

puisse les recevoir tous, et en retour de vos bienfaits, ces chers enfants, en union aux 340,000 orphelins recueillis dans tout le monde entier dans les maisons de Don Bosco, prieront pour vous, pour vos entreprises, vos affaires, en un mot pour tous vos besoins, et lorsque la prière de l'enfant pauvre s'élève vers le ciel, la bénédiction en descend abondante et efficace.

Les personnes qui verseront 1000 fr. pour la construction de l'orphelinat auront leurs noms écrits sur une plaque de marbre qui sera placée au centre de la maison. Les bonnes personnes qui voudraient adopter un pauvre orphelin auront leurs noms écrits au-dessus du lit de l'enfant afin que celui-ci n'oublie jamais ses bienfaiteurs dans ses prières.

Tous nos bienfaiteurs, quelque soit l'aumône qu'ils pourront faire, auront sûrement leurs noms écrits dans le ciel et sur un registre que nous conserverons aux pieds du divin Adolescent dans la chapelle qui lui sera dédiée, et tous auront part aux prières, communions, neuvaines, messes etc. etc. qui tous les jours sont offertes à Dieu à leurs intentions.

Nous recevons également avec reconnaissance du linge vieux ou neuf, des habits ayant déjà servi, des couvertures, des draps de lit, des ustensiles de ménage, des livres; en somme, tout objet pouvant nous être utile. Ces objets pourraient être adressés directement à M. Moreau, 42, Rue Sainte, Marseille, qui nous les fera parvenir.

Devant organiser des ateliers de couture, cordonnerie, menuiserie, reliure, serrurerie, nous accepterions avec grande reconnaissance des instruments pouvant nous servir dans ces divers ateliers.

Que le Divin Adolescent daigne répandre l'abondance de ses bénédictions sur les charitables personnes qui voudront bien venir en quelque manière que ce soit au secours de leurs petits frères de Nazareth.

ATHANASE PRUN

P. Salésien Dr de l'Orp. de J. A.
Nazareth.

Une excursion à Jéricho.

Il y a quelques trente ans, pour les voyageurs voulant visiter le Jourdain et la Mer Morte, une escorte était considérée comme indispensable pour se préserver de toute fâcheuse rencontre avec les tribus nomades qui fréquentent ces parages. Cette escorte était fournie par les cheiks des tribus ou des villages, le prix revenait à une vingtaine de francs par tête: c'était un peu cher, mais c'était prudent.

Il faut que les temps soient bien changés, car cette année même il nous a été donné de faire

une petite excursion à Jéricho, à la Mer Morte et au Jourdain sans aucune escorte, et nous n'avons éprouvé aucun désagrément.

I.

De Bethléem à Jéricho.

Nous étions douze personnes, réparties en trois voitures, 4 hommes dans la première, quelques religieuses et quelques-unes de leurs élèves dans les deux autres.

Pas d'armes; des vivres pour la route, et c'est tout.

Partis de Bethléem vers 6 heures du matin, nous passâmes sans difficulté Jérusalem, Béthanie, Abou-Dis, la Fontaine des Apôtres. Nous faisons une halte à l'auberge du Bon Samaritain.

Un plaisant s'est permis d'écrire sur les murs intérieurs de l'auberge: « Le nom des fous est écrit partout! » Soit dit en passant, cela n'a pas dû faire honneur à tous ces messieurs qui ont voulu transmettre à la postérité un nom illustre qu'ils craignaient de voir indignement oublié par l'histoire du futur royaume d'Israël. Et pourtant, qui sait quelles ressources pourra un jour trouver ici un historien perspicace!

Nous sommes à mi-chemin; la route, encaissée dans les montagnes, descend continuellement vers la plaine; la chaleur est accablante, elle devient de plus en plus intolérable à mesure que nous nous approchons de Jéricho.

Nous jetons un coup d'œil en passant sur le célèbre couvent du Deir-El-Kelt que nous nous proposons de visiter à notre retour.

Un accident qui aurait pu avoir des conséquences assez graves vint nous tirer de la quasi torpeur qui commençait à nous gagner.

Le cocher de la dernière voiture avait eu la garde d'une bouteille d'arak (eau-de-vie) indispensable en pareil voyage; — mélangé d'eau, il apaise la soif et redonne des forces. Notre homme, abusant de notre confiance, s'était permis à notre insu de copieuses libations lors de notre arrêt à l'hôtel du Bon Samaritain. Peut-être avait-il voulu renouveler en sa faveur la scène évangélique. Le fait est que la bouteille était vide.

Aux justes réclamations des pauvres religieuses, il avait essayé de faire entendre que le bouchon avait sauté, et que le précieux liquide s'était répandu sur la route. Il oubliait de dire qu'il avait coulé dans sa gorge desséchée, et que ses vapeurs commençaient à troubler son cerveau.

A une demi-heure de chemin de Jéricho, alors que la pente était le plus rapide, ses chevaux lancés au galop et les rênes flottant sur le cou, furent entraînés hors de la voie; ils se précipitèrent au bas de la chaussée. On n'entendit qu'un cri, la voiture se trouva sens dessus dessous; les

cinq pauvres religieuses furent lancées les unes contre les autres. Nous nous précipitâmes angoissés pour leur porter secours.

Notre chère Patronne, Marie Auxiliatrice avait protégé ses enfants. Elles se dégagèrent comme elles purent; une seule avait une égratignure à la tête.

Tous, nous nous jetâmes à genoux pour rendre grâces d'une telle faveur. La brute qui conduisait les chevaux vociférait comme un démon, frappant ses bêtes qui n'en pouvaient, mais lançant des imprécations contre la voiture et ne faisant rien pour la relever. Nous fûmes obligés de nous y mettre pour remonter le pauvre véhicule sur la route. Le timon était brisé, impossible de continuer. Les bonnes sœurs ne se résolurent que difficilement à monter dans notre voiture; nous continuâmes à pied.

A 11 h. $\frac{1}{2}$ tout le monde était réuni à l'Hôtel du Parc où nous devions loger aux meilleures conditions. Ainsi donc, à part le petit accident qui nous était arrivé tout s'était bien passé; les terribles Bédouins avaient sans doute dédaigné notre pauvre caravane.

Mais la chaleur est en ce moment étouffante; nous n'en pouvons plus. Nous nous trouvons en effet dans une vallée située à 1175 mètres au-dessus de Jérusalem, à 373 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée. Certains voyageurs et les indigènes affirment également que le baromètre monte jusqu'à 56, parfois à 60 degrés. Ajoutons que les pluies sont très rares et l'on pourra se faire une idée de la chaleur tropicale qu'ont à souffrir les 250 à 300 habitants de l'actuelle Eriha, pendant l'été. La plupart quittent en ce temps-là le pays pour se retirer dans les montagnes.

La piété sait pourtant braver cette excessive chaleur; des troupes de noirs venus de la lointaine Abyssinie se voient chaque année à la montagne de la Quarantaine, située à 4 kilomètres de Jéricho. Ils sont vêtus d'un sac blanc et ont un bâton à la main; une bourse de sel pend de leurs épaules; sur leur tête, ils portent un petit sac de farine; c'est là toute la nourriture qu'ils se proposent de prendre pendant les quarante jours qu'ils passeront au pied de la sainte montagne, en l'honneur du jeûne de Notre Seigneur Jésus-Christ.

II.

Jéricho.

Dans la soirée, visite à la fontaine d'Elisée. En chemin nous pensons à l'antique Jéricho que nous comparons au petit village actuel d'Eriha, aux humbles chaumières. Cependant, vu sa position à proximité du Jourdain et de la Mer Morte,

Jéricho a un gouverneur et quelques soldats. Les Russes y ont installé un hospice très confortable pour les nombreux pèlerins qui y viennent à pied de Jérusalem. Les touristes ne manquent pas, aussi y trouve-t-on quelques hôtels. Hôtel du Parc, New-Hôtel, Hôtel Bellevue, Hôtel du Jourdain etc...

Les raisins et les céréales y viennent bien. Les oranges, les citronniers, les grenadiers, les bananiers, les lilas roses embaument l'air et rendent les promenades du soir très agréables.

Quelques Américains voyageant en grands seigneurs ont assis leur camp au pied de la montagne de la Quarantaine, vis à vis de la fontaine. Les agents de la Compagnie Cook s'empresment auprès de ces messieurs qui ont au moins une centaine de francs à dépenser par jour. Chevaux de rechange, mulets pour porter les tentes, ânes pacifiques sont parqués autour des tentes principales. Le maître-coq a sa tente à part et plusieurs marmitons l'aident à préparer le dîner.

La fontaine d'Elisée, appelée par les indigènes fontaine royale (Ain-Sultan) est dit-on située près de l'emplacement de la maison de Rahab, qui accueillit les émissaires de Josué. C'est au pied de la montagne de la Quarantaine que se trouvait la ville détruite par Josué, tandis que le Jéricho d'Hérode se trouvait immédiatement à la descente de la route de Jérusalem, sur les bords du torrent Nahr-el-Kelt, à environ 3 kilomètres de la fontaine d'Elisée. L'eau de cette fontaine a de 19 à 23 degrés. Elle est très limpide et d'une agréable saveur.

L'on se rappelle qu'Elisée en corrigea l'amertume en y jetant un vase de sel; l'Écriture dit qu'auparavant elle faisait périr les fruits de la terre et des arbres, même jusqu'aux enfants encore renfermés dans le sein de leurs mères. Elle s'écoule aujourd'hui abondante par certaines rigoles qui alimentaient autrefois des moulins à sucre. Maintenant elle se perd malheureusement dans la campagne. Une distribution intelligente de ces eaux ferait des environs de Jéricho un Eden luxuriant.

(A suivre).





Grâces et Faveurs

OBTENUES PAR L'INTERCESSION

de Notre-Dame Auxiliatrice

Reconnaissance à Marie Auxiliatrice qui a daigné nous conserver deux petites filles dont l'état de santé nous avait donné pendant deux jours de très grandes inquiétudes par suite de la fièvre qui les minait.

N. N.

*
**

Ci-joint un mandat poste de 25 fr. Reconnaissance sincère à N.-D. Auxiliatrice et tous nos remerciements à notre bonne Mère du Ciel qui nous a exaucés d'une façon providentielle.

Port-Louis (Ile Maurice), 25 mai 1903.

L. R.

*
**

En reconnaissance de la guérison inespérée d'un enfant je vous envoie 20 fr. pour une messe d'action de grâces et pour vos orphelins.

Orléans, 8 août 1903.

N. D.

*
**

Je viens vous prier d'insérer dans le *Bulletin* toute ma reconnaissance pour une grande faveur que Marie Auxiliatrice m'a accordée. Je remercie vivement cette bonne Mère et j'espère qu'elle me continuera sa maternelle protection.

La Manouba, août 1903.

Reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice pour une petite fille très malade d'une bronchite et hors de danger après une neuvaine faite à cette bonne Mère.

Gésincourt, 7 Mai 1903.

*
**

Actions de grâces pour une faveur demandée à Marie depuis quinze ans et obtenue le 2 mai.

Fécamp.

L.

*
**

Ci-inclus un mandat de 30 francs en action de grâces d'un bienfait obtenu par l'intercession de Marie Auxiliatrice.

Montpellier, 7 Juin 1903.

V. C.

*
**

Ci-joint un mandat-poste de 10 francs pour une Messe d'actions de grâces au Sanctuaire de Notre Dame Auxiliatrice.

Constantinople, 23 Avril 1903.

A. F.

*
**

Une commerçante craignant de nombreuses pertes d'argent fit au moment où tout semblait perdu une promesse d'envoyer au Sanctuaire du Valdocco une offrande et de publier dans le *Bulletin Salésien* la faveur obtenue, si Marie Auxiliatrice, qu'elle invoquait avec grande confiance, arrangeait toutes choses. Ayant été exaucée au-delà de toutes ses espérances, et pour accomplir sa promesse, elle me prie de vous envoyer un mandat-poste de 20 francs en action de grâces.

Salon, 30 Mai 1903.

A. G.

*
**

Ci-joint la somme de cinq francs pour remerciements d'une grâce obtenue par l'entremise de Marie Auxiliatrice.

Port-Saïd, 30 Mai 1903.

C. P.

*
**

J'étais absolument désespérée, car mon unique enfant était depuis deux jours atteint de l'implacable et atroce croup, et il allait mourir. Je l'ai confié à Marie Auxiliatrice qui l'a sauvé. Merci à cette bonne Mère. Ci-joint ma modeste offrande en reconnaissance de l'immense grâce qu'elle nous a accordée.

31 Mai 1903.

L. T.



Un Fils de Don Bosco

1850 — 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli

CHAPITRE XXX.

Un beau projet — A Ste Marie des Grâces à Milan — La plus splendissante des gloires de l'Italie — Aux alentours de Milan — Une forme très opportune d'apostolat — Dans la capitale de la France — Précieuses acquisitions — Bruit de sa nomination comme Évêque — Un fait qui ne se verra plus d'ici deux siècles — Le contentement de Léon XIII — Le 2 décembre 1886 dans le sanctuaire de Marie Auxiliatrice — Sur le *Thibet* — Horrible tempête.

Dévoré de la soif des âmes, le courageux missionnaire, qui venait en Europe pour le Chapitre général, avait résolu de faire des conférences dans les principales villes pour exciter tous les cœurs généreux à lui venir en aide et soutenir ses missions. Aussi, durant les quelques mois qu'il passa en Italie, le vit-on parcourir toutes les villes de notre péninsule, et là où il obtenait l'autorisation des évêques, monter en chair et plaider avec une vigueur infatigable la cause de la jeunesse pauvre et abandonnée, des émigrés, mais surtout des malheureux sauvages encore plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de l'idolâtrie. Il avait un art tout particulier pour s'insinuer dans le cœur de ses auditeurs, et en même temps une abondance de faits et de raisons, une parole claire qui traduisait toutes ses idées et aussi son enthousiasme.

Aussi même dans les plus pauvres bourgades il recueillit d'abondantes aumônes et par dessus tout il parvint à faire aimer davantage notre sainte religion, à secouer bien des indifférents, à donner une juste idée du missionnaire catholique et enfin à rendre populaire et vénéré le nom de son cher Don Bosco. Dans l'impossibilité de relater toutes les conférences qu'il donna en différents lieux, nous nous contenterons d'en indiquer quelques-unes pour que le lecteur puisse se faire une idée de l'apostolat exercé par Monseigneur Lasagna.

Le zélé prêtre commença ces missions d'un nouveau genre à Milan. De fervents coopérateurs et les anciens élèves de l'Oratoire du Valdocco s'étaient efforcés de grouper dans l'église de Notre-Dame des Grâces, le 12 septembre, l'élite de la population de la capitale de la Lombardie. L'Archevêque de Milan, Monseigneur Nazari di Calabiana, tint à présider lui-même cette réunion, montrant ainsi à ses chers paroissiens combien il aimait D. Bosco et en quelle estime il avait les œuvres de celui-ci. Don Bosco, malgré son extrême faiblesse, s'était rendu dès le 11 dans cette ville, et prit place dans le chœur auprès de l'Archevêque, attirant par son maintien modeste et si pieux les regards de toute l'assistance. A l'issue de la sainte Messe, tandis que l'on s'attendait à voir monter en chaire notre bon Père, ce fut Don Lasagna qui y parut. Il débuta par une parole de reconnaissance au vénérable archevêque qui vingt ans auparavant, au même jour et alors qu'il était Évêque de Casale l'avait admis à prendre la soutane. Il parla ensuite de l'institution providentielle de l'œuvre de D. Bosco qui, non contente de se développer prodigieusement

sement en Europe, s'était étendue au Nouveau-Continent, à l'avantage d'innombrables enfants, de milliers d'émigrants italiens et de tous ces sauvages que n'éclairait point encore la chaude et douce lumière de l'Évangile.

Le correspondant du *Courrier de Turin* affirmait le lendemain que si la conférence au lieu de se faire dans une église s'était tenue dans une salle privée, on n'eut jamais pu parvenir à préciser combien de fois l'éloquent orateur aurait été interrompu par les applaudissements de l'auditoire si ému, surtout lorsqu'il prouva que les missions ne sont pas seulement une œuvre religieuse, mais une œuvre patriotique au premier chef, et que les gouvernements doivent les favoriser de toute leur autorité et de leur plus dévoué concours.

Il ne faut pas s'étonner si, après deux conférences aussi brillantes, l'une à Ste Marie, l'autre à Saint Marc, la sympathie s'acrut encore parmi la population de Milan pour les œuvres salésiennes, et si les auditeurs se montrèrent généreux envers les Missions. On nous assure que le célèbre historien italien Cesare Cantù assista à ces deux conférences qui contribuèrent beaucoup à préparer la fondation de l'Oratoire salésien dans cette ville. Et, de fait, le 16 novembre 1895, D. Paschal Morganti, directeur des Coopérateurs salésiens, écrivait ces lignes à D. Rna: « Monseigneur Lasagna par ses deux conférences peut dire qu'il a été le premier à donner dans Milan l'impulsion au mouvement salésien. J'ai confiance que du haut du ciel il nous aidera dans l'exécution de ses désirs ».

Dans le même but, l'ardent apôtre se rendit à Busto-Arsizio sur l'invitation de Mgr Joseph Tettamanti, curé de cette ville industrielle, puis ce fut, le lendemain, à Casal qui possédait déjà un nombreux groupe de Coopérateurs et de Coopératrices. Il parcourut ainsi la Lombardie et tout le Piémont, faisant connaître et aimer l'œuvre des Missions. Il ne s'arrêta pas là, et persuadé que la France catholique toujours grande dans sa magnifique charité lorsqu'il s'agit de répandre les bienfaits de la religion et de la civilisation, l'aurait aidé et soutenu dans ses hardies entreprises, il partit pour Paris. Là, il ne passa pas son temps à admirer les nombreuses merveilles de cette capitale, à visiter les galeries et les musées, mais il pensa aux grands in-

térêts de ses églises et ses chapelles. Il ne fit pas de conférences publiques, mais en revanche il multiplia ses visites auprès des personnes qui ont à cœur de pourvoir aux nécessités urgentes des églises pauvres, et il fut heureux de s'en retourner avec des autels portatifs, de belles chasubles, des vases sacrés et d'autres objets servant au culte, qu'il s'empressa de distribuer aux missionnaires de l'Uruguay et du Brésil, au fur et à mesure de leurs besoins. Il eut aussi à Paris le bonheur de rencontrer à l'Oratoire de Ménilmontant notre confrère Don Malan qui après plusieurs années passées dans l'Uruguay, était devenu l'inspecteur des missions salésiennes dans le Matto Grosso.

D. Lasagna, dans le court séjour qu'il fit à Paris, sut s'attirer l'estime et l'affection d'un grand nombre de personnes qui, depuis, sont restées de fidèles et zélés auxiliaires de ses missions.

Il lui arriva au milieu de ses courses apostoliques une aventure qui, mieux que toute autre chose, va nous montrer comme il était aimé. Nous espérons ne pas commettre ici une indiscretion, que d'ailleurs le bon missionnaire nous aurait pardonnée. Don Lasagna se trouvait dans une ville, qui était en deuil de son premier pasteur, et où il comptait beaucoup d'amis et de bienfaiteurs. Ceux-ci se résolurent avec le concours de personnages très influents, tant prêtres que laïques, de demander au Saint-Siège de leur donner pour Évêque ce missionnaire dont ils connaissaient, les uns depuis longtemps, les autres depuis une conférence qu'il avait faite dans la ville, le zèle, la science, la vertu et la prudence.

En très peu de temps un grand nombre de signatures furent recueillies et une supplique fut déposée par un très éminent prince de l'Église entre les mains du Vicaire de Jésus-Christ pour solliciter comme évêque D. Lasagna. Il était trop tard; Léon XIII en avait quelques jours auparavant désigné un autre. Il était écrit dans la pensée de Dieu que D. Lasagna serait évêque, mais qu'il ne cesserait pas d'être missionnaire et salésien.

Sur ces entrefaites, Don Bosco, lui aussi, songeait aux moyens à prendre pour procurer à Don Lasagna les secours de personnel et d'argent qui lui étaient rigoureusement nécessaires si l'on voulait qu'il continuât le bien déjà commencé. Il eut bientôt fait de

réunir vingt-six missionnaires et six Sœurs de Marie Auxiliatrice : c'était là un chiffre si extraordinaire que l'*Osservatore Cattolico* de Milan, daté du 2 décembre de cette même année 1886 ne pouvait s'empêcher de le faire remarquer, en donnant cette heureuse nouvelle : « L'Institut salésien, écrivait-il, vient d'inscrire aujourd'hui la plus belle page de son histoire. Une mission de 32 personnes s'est détachée du tronc de l'Institut pour s'en aller à travers les terres infidèles et a, par là-même, accompli un fait qui ne s'était pas vu depuis plus de deux siècles, celui du départ d'un groupe aussi nombreux de missionnaires » Qui à ce moment aurait pu prévoir que quelques années plus tard, en 1898, plus de cent missionnaires partiraient en même temps du sanctuaire de Marie Auxiliatrice pour la Colombie et pays environnants ? Afin de parvenir à recueillir les fonds nécessaires à cette nouvelle expédition Don Bosco écrivit avec son émouvante simplicité une admirable circulaire, dans laquelle il fit appel non seulement aux Coopérateurs salésiens mais aussi à la charité de toutes les personnes qu'il prévoyait pouvoir l'aider. Dieu bénit ses efforts persévérants, car tout était prêt au deux décembre, jour fixé pour le départ.

Avant que de quitter l'Europe, D. Lasagna eut encore le bonheur de visiter Rome avec quelques-uns de ses compagnons. Dans l'audience que leur accorda Léon XIII, notre missionnaire informa minutieusement le Pape de l'œuvre entreprise dans le Brésil en faveur de la jeunesse et des émigrants ; il exposa ses grands projets pour l'évangélisation des sauvages disséminés dans les forêts de ce vaste empire et il ajouta que pour tout cela il emmenait un groupe de trente-deux missionnaires. Le Saint-Père entendant ce chiffre de 32 s'écria aussitôt : « Combien ce que vous me dites, me remplit le cœur de contentement et d'espérance ! C'est un honneur pour Turin, une gloire pour la Congrégation Salésienne et j'en espère de grands fruits pour la sainte Eglise et votre pieuse Société ».

Le cérémonie des adieux fut un triomphe pour D. Bosco. L'humble prêtre se tenait au coin de l'autel, en face de S. Ém. le cardinal-archevêque de Turin, et entre Monseigneur Manacorda, évêque de Fossano et Mgr Leto, évêque de Samaria. Lorsque la lecture usitée en pareil cas eut été faite, D. Lasagna monta

en chaire et adressa à la foule qui remplissait la vaste église un discours vibrant et bien de nature à remuer tous les cœurs. Il retraça les merveilles opérées par l'apostolat catholique et l'immense champ que l'Amérique a ouvert à la prédication de l'Évangile. Il rappela les commencements des missions salésiennes si pénibles que l'on craignait un insuccès. Il fit allusion à cette époque où le fondateur de la Société Salésienne s'était adressé aux Coopérateurs et avait fait un chaleureux appel à leur charité. Il démontra l'importance de cette nouvelle mission, signe évident de l'inépuisable fécondité de la sainte Église. Exposant ensuite la situation des différents pays où allaient se rendre les Salésiens, il raconta quelques épisodes intéressants dont il avait été le témoin pendant les dix années de sa vie de missionnaire. Il parla du bien que font les Salésiens en Patagonie, et lorsqu'il montra D. Unia au milieu de ses chers lépreux d'Agua de Dios, bien des larmes coulèrent. Le sympathique orateur termina sa conférence en demandant l'aide et les prières des Coopérateurs : « Priez, dit-il, priez pour nous qui nous consacrons à l'œuvre de l'évangélisation, sans aucun mérite de notre part, sans aucune science, complètement pauvres de bras et d'esprit. Nous partons bien volontiers et il n'y a qu'une seule chose qui nous afflige. Tandis qu'en effet nous allons prêcher la foi aux infidèles et que nous en attirerons tant à la vérité, d'autres infidèles restent ici dans notre beau pays et en Europe, toujours ennemis de la Foi. Nous prions aussi de ces terres inhospitalières où nous nous rendons afin que Dieu n'arrache pas du cœur de l'Italie le don précieux de la Foi »

La Bénédiction solennelle du T. S. Sacrement était donnée aussitôt après ce magnifique discours. Mais, nous l'avons dit, le Cardinal Alimonda était là et il ne pouvait manquer en cette touchante occasion d'adresser aux missionnaires un salut et un encouragement. « La voix de Dieu qui, dit-il envoie les Apôtres prêcher l'Évangile à travers le monde, continua toujours à se faire entendre dans l'Eglise Catholique. Le Pape, Vicaire de Jésus-Christ, réunit dans son cœur tous les peuples et les nations. Don Bosco, lui aussi, a le cœur généreux et l'Europe ne lui suffit pas. Il envoie ses enfants d'abord

en Patagonie, puis dans la Terre de Feu. Allez donc, intrépides pionniers de l'Eglise! La Terre de Feu attend de vous le feu du Paraclet qui les enflammera saintement. Allez et dites à ces pauvres sauvages qu'en Italie, à Rome ils ont un père qui les aime et pense à eux. Dites leur qu'à Turin il y a D. Bosco et avec lui des milliers de cœurs chrétiens qui prient pour leurs frères d'Amérique. Allez! Que Marie Auxiliatrice vous guide dans le voyage. Elle a vaincu le serpent; elle vous donnera la force de vaincre tous les obstacles que l'esprit de malice pourra susciter. Elle vous couvrira de son manteau qui s'étend sur toutes les nations, couvre les barbares et les sauvages et attire tout à la vie éternelle ».

Les missionnaires défilèrent alors l'un après l'autre devant D. Bosco qui, les yeux remplis de douces larmes, leur donnait sa bénédiction et les embrassait paternellement: puis se dirigeant vers la station du chemin de fer ils s'embarquèrent dans le train pour se rendre à Marseille où les attendait le bateau à vapeur le *Thibet*.

Le voyage fut extrêmement pénible, comme en témoigne une lettre de D. Lasagna. « Mes pauvres compagnons de voyage! écrivait le bon missionnaire. Ils ne perdront jamais le souvenir de ce qu'ils ont souffert dans les deux terribles journées du 19 et du 20 décembre de cette année. A notre sortie de Marseille, le 14, le golfe du Lion et celui de Valence paraissaient, pour ainsi dire, en colère contre nous, mais nous ne les redoutions pas. Quelques-uns d'entre nous furent en proie à de fortes nausées et à des vertiges, mais les autres se montrèrent vaillants, et par leurs rires et leurs plaisanteries ils réussirent à faire reprendre courage aux pusillanimes. Puis nous avions l'espoir d'être mieux traités une fois dans l'Océan Atlantique. Le bon capitaine Andras nous disait à chaque instant dans le but de nous reconforter: « Oui, certes, en cette saison l'Atlantique est moins agité que la Méditerranée. Nous devons nous attendre à cette agitation en ces parages, mais lorsque nous aurons traversé le détroit de Gibraltar, nous aurons calme plat! » Et nous, nous le croyons, les yeux fermés, car, à dire vrai, nous avions bien besoin de pouvoir nous reposer et nous sustenter. La journée du 16 vint nous confirmer dans cet

espoir: en effet, à mesure que nous approchions de Gibraltar, le vent s'apaisait et le calme nous permettait de nous réunir à table, ce que nous n'avions pu faire depuis notre départ de Marseille. Mais, hélas! notre illusion fut de courte durée. Vers minuit, l'Océan commença à gronder sourdement dans ses bas-fonds, le vent reprit de plus belle, et, redoublant sa fureur, se mit à secouer et à faire terriblement danser notre pauvre bateau. Ce ne fut que le lendemain midi que les eaux devinrent plus tranquilles, à mesure que le vent diminuait, et nous pûmes quitter nos hamacs et nos cabines pour respirer un air plus pur. « Vous avez vu, nous disait le capitaine d'un ton paternel, c'étaient les derniers soupirs d'une tempête qui s'éteint peu à peu. Courage donc, tout va bien aller; le mauvais temps est passé ». Malheureux que nous étions! ce n'était que le commencement d'une tempête bien plus terrible. Le ciel était de tous côtés noir comme l'enfer, la mer qui même dans son calme n'avait cessé de bouillonner sourdement recommença à s'agiter plus furieusement pendant que le vent redoublait ses efforts et fouettait vivement la carcasse et les agrès de notre pauvre bâtiment. Il est inutile de dire que nous avions vite repris le chemin de nos cabines, résignés à souffrir encore cet assaut. Oh! comme il fut acharné dans sa durée, brutal dans sa violence! A quelles angoisses étaient en proie les 1200 passagers qui se croyaient perdus!

« Ceux-là seuls qui ont l'habitude de la mer peuvent se faire une juste idée de notre agonie. Tantôt c'était l'hélice qui tournait parfois vertigineusement au-dessus des vagues, et produisait des secousses telles que l'on aurait pu croire à sa rupture complète. Tantôt c'était le navire qui après avoir été soulevé retombait pesamment sur le côté de telle manière que la balustrade la plus élevée rasait presque l'eau, et celle-ci passait d'un bord à l'autre avec un horrible fracas. Nous fumes obligés de nous attacher dans nos hamacs pour ne pas être précipités sur le plancher au milieu des malles et des valises qui s'entrechoquaient et dansaient une ronde diabolique au milieu d'objets et de débris de toute sorte, livres, meubles, cuvette, pot-à-eau, bouteilles qui se trouvaient dans la cabine.

» Mais voici que pendant que nous nous lamentions sur tous ces dégâts et autres sem-

blables, une vague beaucoup plus forte brisa tout-à coup la porte du vestibule qui ouvre sur les cabines. Il n'y eut certes pas un seul d'entre nous qui ne sentit en ce moment son sang se glacer. L'eau ruisselait de toutes parts, pénétrait partout, trempant habits, valises et sacs.

» Les officiers, les machinistes et les matelots, épouvantés par cet ouragan déchaîné si furieusement, prièrent et supplièrent le capitaine de faire virer de bord la navire et de chercher un abri en quelque port. Mais celui-ci leur dit que c'était une mesure inutile, parce que l'on était déjà trop loin de tout port. Il résolut d'arrêter la machine, de présenter la proue aux lames et de se contenter ainsi de les parer. C'est ainsi que nous passâmes la nuit du samedi, toute la journée du dimanche, la nuit suivante et une partie de la journée du lundi, faisant la planche sans avancer d'un pas. Dans cette inoubliable et interminable journée du 19 décembre, tandis que, trempé des pieds à la tête, je me cramponnais aux courroies de mon lit pour ne pas en tomber, il arriva qu'une table assez longue et fort pesante à cause du marbre qui la couvrait, fixée le long du mur, en fut arrachée par une secousse plus brusque que ressentit le navire. Ballottée de-ci, de-là, par suite du mouvement du bateau, elle fut à un moment projetée contre mon oreiller et sans aucun doute j'aurais eu la tête écrasée si je ne l'avais levée à temps; je pus ainsi esquiver le terrible coup. Un matelot accourut au cri que je jetais et parvint à fixer solidement la table aux barreaux du lit.

» La chambre qui eut le plus à souffrir de l'inondation fut celle qui avait été réservée aux Sœurs. On y avait de l'eau jusqu'aux genoux. Pendant la nuit du dimanche au lundi, les chères Sœurs n'en pouvant plus, trempées, engourdies, en proie à la fièvre du mal de mer, durent passer dans le salon. Là, blotties sur un sofa dans un coin, se cramponnant comme elles le pouvaient à une table massive afin d'échapper aux fâcheuses secousses, elles passèrent le reste de la nuit récitant force prières et oraisons jaculatoires et de temps en temps chantant l'*Ave Maris Stella*. Cette hymne nous arrivait en-dessous comme un écho lointain, lointain et il nous mettait dans l'âme une tristesse ineffable, une douce mélancolie! Jamais je n'ai senti

plus suave musique faire vibrer toutes les fibres de mon cœur; jamais mieux que pendant cette nuit je n'ai senti dans tout le cours de ma vie, même sous les voûtes des plus imposantes basiliques, ni même sous la coupole de Marie Auxiliatrice, combien le chant de l'*Ave Maris Stella* est sublime, fascinateur, puissant sur l'âme humaine. Ces paroles: *Monstra te esse Matrem*, ou celles-ci: *Iter para tutum*, prononcées en ces graves instants où notre vie était si exposée, me paraissaient venir d'En-Haut, comme une harmonie céleste, comme un gémissement indescriptible des Esprits bienheureux qui suppliaient pour nous, pauvres malheureux, la Vierge puissante si bien appelée l'Etoile de la mer et le Secours des Chrétiens.

« Le lundi, la tempête durait encore vers midi, mais on sentait déjà qu'elle était à bout de forces. Le bateau s'abandonnait toujours à l'impétuosité des vagues, qui se brisant contre sa proue, galopaient mugissantes le long de ses flancs. Plusieurs des nôtres constatant que la violence du vent diminuait, se hasardèrent à monter sur le pont; je les y suivis, mais il nous sembla alors que le démon regrettait cette espèce de calme survenu, car tout d'un coup et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, une immense lame venant par le travers du navire passa au-dessus de nous et nous recouvrit entièrement de ses plis, comme l'eut fait un serpent gigantesque, et nous aurions été précipités dans la mer si les bastingages élevés, contre lesquels nous fûmes lancés ne nous avaient arrêtés. Nous nous relevâmes tant bien que mal, et redescendant en toute hâte dans les cabines, nous y attendîmes la fin de cette longue tragédie.

« Oh! oui, nous devons le publier aux quatre vents et à l'honneur de notre bonne Mère Marie Auxiliatrice. Grâce à sa maternelle et puissante protection il ne resta aucune trace de ces souffrances, de ces incidents multiples par lesquels nous avons tous vécu. Nous avons passé dans la nuit du lundi au mardi en vue des Iles Canaries, la mer était tranquille et au matin nous pouvions tous nous réunir pour assister au saint Sacrifice de la Messe.

» Deux fois par jour, continuait D. Lasagna, nous réunissons les petits garçons et les petites filles qui sont à bord, nous leur faisons le Catéchisme et ainsi nous les préparons à

la sainte Communion qui aura lieu au premier de l'an..... »

Le 9 janvier 1887, Don Boseo recevait de Montévideo un télégramme lui annonçant que ses chers Fils étaient heureusement arrivés à destination, et il en rendit grâces à Notre-Seigneur et à Marie Auxiliatrice.



COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 août au 15 septembre 1903

France



AJACCIO : M. l'abbé Giudicelli, curé-doyen, *Penta Acquatella*.

CAMBRAI : M. le chanoine J. B. d'Halluin, *Lille*.

LIMOGES : M. le chanoine U. Pascaud, archiprêtre, *Saint-Yrieix*.

MOULINS : R. P. Antoine, de l'ordre des Cisterciens, abbaye de *Sept-Fonds*

TULLE : M. le chanoine Couffy, archiprêtre de Notre-Dame, *Tulle*.

— M. le chanoine J. Marinie, *Nalou*.



ARRAS : R. Mère Marie du Sacré-Cœur, *Aire sur la Lys*.



AGEN : M^{me} veuve Germain de Saint-Pierre, *Agen*.

ANGOULÊME : M^{me} veuve Edouard Durandea, *Le Cluzeau*.

AUTUN : M^{me} Marie Rose Philibert, *Saint-Léger sur la Bussière*.

CAMBRAI : M. Alexis Postiaux, *Avesnes*.

— M. Emile Rose, *Lille*.

— M. Ludovic Lallemand, *Fromelles*.

— M. Charles Delaunay, *Lille*.

— M. Jules Lefevre, *Quesnoy sur Deules*.

— M^{me} Léandre Penet, *Allouagre*.

— M^{lle} Delphine Carez, *Valenciennes*.

CHAMBÉRY : M. Jules Bergez, *Aiton*.

— M. J. B. Borivent, *Aiton*.

LYON : M. J. B. Algoud, *Lyon*.

— M^{lle} Julie Jaillard, *Lyon*.

PARIS : M^{me} Marguerite Salanson, *Paris*.

QUIMPER : M^{lle} Héloïse Jézéquel, *Saint-Renan*.

RENNES : M. Robert de Farcy, *Rennes*.

VERSAILLES : M^{me} Charles Berga, *Versailles*.

Autres Pays



AUTRICHE-HONGRIE : R. P. Florian Horvath, O. S. B.

BELGIQUE : M. l'abbé Spaas, *Hamont*.

ITALIE : R. Don Lamy, Supérieur des Bénédictins de Cluny, *Aoste*.



BELGIQUE : Sœur Marie de Koker, *Berlaymont*.

ITALIE : Sœur Marie Hélène de la Croix, Monastère d'*Assise*.



BELGIQUE : M^{me} Eugène Hertoghe, *Anvers*.

— M. Leyssen, *Kleine-Brogel*.

— M^{me} veuve Verkoyen, *Kleine-Brogel*.

ITALIE : M^{me} veuve Sophie Barrau, *Courmayeur*.

— M. Laurent Impérial, *Charvenod (Aoste)*.

SUISSE : M^{me} Alphonse de Pfyffer Altishofen, *Lucerne*.

— M^{me} Théodore Jacquet, *San Materno d'Ascogna*.

TUNISIE : M. le général P. de la Roque, *Tunis*.

— M^{me} veuve de Rouvroy, *La Manouba*



Pater, Ave, Requiem.